



ou

Choix de Jolies Scènes tirées du Repertoire du Vaudeville.



A PARIS
Chez LE FUEL, *Rel.r Lib.re Rue S.t Jacques N.o 54, près celle du Foin*

AVIS.

FORCÉE de se renfermer dans le cadre d'un volume, la personne chargée de la rédaction de cet ouvrage, regrette de n'avoir pu citer ou d'avoir été obligée de supprimer diverses scènes de vaudevilles très-distingués, tels que : *la Danse Interrompue ; l'Entrevue et le Rendez-vous ; Colombine Mannequin ; Amour et Mystère ; les Valets de Campagne ; les Quatre Henri ; Arlequin à Alger ; Gentil-Bernard ; le Val-de-Vire ; les Troubadours ; les Deux Prisonniers ; la Belle Allemande ; Elle et Lui ; Frosine ; le Jaloux Malade ; le Courtisan dans l'Embarras ; l'Anglais à Bagdad ; l'Exil de Rochester ; le Mur Mitoyen ; Bancelin ; le Faucon ; le Congé ; Voltaire chez Ninon ; Adèle ; le Mariage Extravagant ; l'Appartement à Deux Maîtres ; la Vallée de Barcelonnette ; l'Auberge ; Thibaut ; le Piége ; Kaled ; le Prix ; les Clefs de Paris ; Turenne ; Ninon, Molière, et Tartuffe*, et autres ouvrages de MM. Barré, Radet, Desfontaines, Désaugiers, Dupaty, Moreau, Bouilly, Pain, Dieulafoy,

De Rougemont, Théaulon, Eugène Scribe, Dartois, Dupin, Gentil, et Dumersan, qui sont les soutiens du Vaudeville.

Il faut d'ailleurs considérer que beaucoup de jolis ouvrages ne supportent point d'extraits, et qu'un grand nombre de scènes, fort utiles au développement d'une intrigue, n'offriraient rien de piquant, prises isolément.

Au moment où l'on publie cet ouvrage, le Vaudeville, sous l'administration nouvelle de M. Désaugiers, reprend tout l'éclat qu'il avait à sa naissance, et le Prologue d'ouverture promet une nouvelle série d'ouvrages piquants et de couplets spirituels.

Arlequin afficheur.



Ne craignez rien allez je tiens l'échelle.

ARLEQUIN AFFICHEUR,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

1792.

Colombine, fille de Cassandre, est irritée contre Arlequin, son amant; celui-ci vient solliciter son pardon.

COLOMBINE, *ouvrant sa fenêtre.*

Qui est là-bas?

ARLEQUIN.

Te voilà donc?

COLOMBINE.

C'est vous, monsieur Arlequin! toutes vos promenades sont finies, apparemment?

ARLEQUIN.

Ah! ma bonne amie!

COLOMBINE.

AIR : *L'amant frivole et volage.*

Amant frivole et volage!

ARLEQUIN.

Colombine, écoute bien.

COLOMBINE.

Va, porte ailleurs ton hommage;

Cherche un cœur digne du tien.

(Elle se retire et ferme sa fenêtre.)

ARLEQUIN, *seul, achevant le couplet.*

L'apparence qui l'abuse
Lui fait soupçonner ma foi :
Mais, si sa bouche m'accuse,
Son cœur doit parler pour moi.

Je n'ai pas tort; mais elle a raison, et je dois me soumettre... Comment faire pour l'appaiser ?... Si elle reste chez elle, et moi dans la rue, nous ne pourrons pas nous entendre... Si elle revient à sa fenêtre, elle me traitera encore du haut en bas... Eh! parbleu! mettons-nous de niveau.

(Il monte sur son échelle et frappe à la fenêtre de Colombine.)

AIR : *De la Croisée.*

Ma chère bonne amie, hélas!
A mes desirs daigne te rendre :
Colombine ne voudrait pas
Juger Arlequin sans l'entendre;
Bientôt par son fidèle amant
Tu te verras désabusée ;
Pour m'écouter un seul moment,
Ouvre au moins ta croisée. *(bis.)*

(Il appelle et frappe à la fenêtre, en montant un échelon à chaque fois.)

Ma chère amie!... Ma bonne amie!... Ma petite amie!... Tu ne veux donc pas m'ouvrir!... Ah! vous ne voulez pas m'ouvrir!... Prends-y garde... Vous ne me connaissez pas... Tu ne sais pas de quoi je suis capable... Vous vous en moquez!... Ah! tu t'en moques!...

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Je suis aussi trop rebuté,
Mais plus de respect qui m'arrête :
Je vois que pour être écouté,
Il faut faire un coup de ma tête.

(Il passe sa tête à travers un carreau de papier.)

COLOMBINE, *ouvrant sa fenêtre.*

Ah! mon dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

ARLEQUIN, *retirant tranquillement sa tête.*

Ce n'est rien... C'est moi.

COLOMBINE.

Fort bien, monsieur Arlequin!

ARLEQUIN.

Pardon, ma bonne amie, c'est que je veux me justifier.

COLOMBINE.

Mais, pour se justifier, on ne casse pas les vîtres, et d'ailleurs que me direz-vous, après être resté trois jours sans me voir?

ARLEQUIN.

Ma chère amie, d'abord je te dirai...

COLOMBINE.

Des mensonges.

ARLEQUIN.

Non. C'est que j'ai été...

COLOMBINE.

Au cabaret.

ARLEQUIN.

Au contraire : c'est que j'ai appris...

COLOMBINE.

Des sottises.

ARLEQUIN.

Mais, ma bonne amie, si vous ne m'écoutez pas, vous ne pourrez pas me pardonner.

COLOMBINE.

Pardonner, quoi? de m'avoir exposée à vous devenir infidèle.

ARLEQUIN.

Infidèle!

COLOMBINE.

Oui, Monsieur, il n'a tenu qu'à moi... Monsieur Gilles, votre rival...

ARLEQUIN.

Comment, ce coquin de Gilles revient encore!

COLOMBINE.

Plus que jamais, et mon père le protége.

ARLEQUIN.

Ah! sangodémi!

COLOMBINE.

Il est très-assidu dans ses visites, lui; et

comme il n'est pas sûr d'être aimé, il s'efforce de se rendre aimable.

ARLEQUIN, *se grattant le front.*

Aie ! aie ! aie ! povero.

COLOMBINE.

AIR : *Résiste-moi, belle Aspasie.*

Ah ! pauvres dupes que nous sommes !
Comment sauver nos pauvres cœurs. (*bis*).
Quoi! ce n'est qu'avec des rigueurs
Que nous pouvons fixer les hommes !
On exerce un droit absolu
Sur l'amant qui toujours espère ;
Mais est-il certain d'avoir plu,
L'ingrat ne fait plus rien pour plaire.

ARLEQUIN.

Eh bien ! voilà ce qui vous trompe, car tout ce que j'ai fait ces trois jours-ci...

(On entend tousser M. Cassandre.)

COLOMBINE.

Ah, ciel !... Voici mon père !

(Elle se retire de la fenêtre.)

ARLEQUIN.

Monsieur Cassandre !... C'est égal... Ne crains rien.

(Il descend deux échelons, et se met en devoir d'afficher.)

CASSANDRE, *au fond du théâtre.*

Je reviens sur mes pas, j'ai oublié... (*Apercevant Arlequin.*) Que fait cet homme à ma porte ?

ARLEQUIN, *affichant.*

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas !*

Une maison ruine en frais
De toutes les espèces ;
Ce mur est solide, mais,
Comme il est à jour, j'y mets
Des pièces. (*ter.*)

CASSANDRE, *saluant Arlequin.*

Monsieur, bien obligé.

ARLEQUIN, *se retournant.*

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

CASSANDRE, *à part.*

On affiche le spectacle à ma porte !... C'est charmant, et cela donne un joli relief à une maison !

ARLEQUIN, *bas à Colombine.*

Ton père va rentrer, et je n'aurai pas le temps de me justifier.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Allez-vous-en.

ARLEQUIN, *montant un échelon.*

Ma bonne amie !...

CASSANDRE, *voyant qu'Arlequin fait remuer l'échelle, la retient avec le pied.*

AIR : *Pour la baronne.*

Quelle imprudence!
Voilà comme on peut se blesser!
Un malheur vient sans qu'on y pense,
L'échelle n'aurait qu'à glisser...
Quelle imprudence!

COLOMBINE.

Quelle imprudence!

ARLEQUIN.

Il est vrai que ce que je fais là est un peu hardi.

COLOMBINE, *à part.*

Je tremble!

CASSANDRE.

AIR : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

Ne craignez rien; allez je tiens l'échelle.

ARLEQUIN.

C'est m'obliger, car, mon très-cher monsieur,
En affichant une pièce nouvelle
De la chûte on a toujours peur.

CASSANDRE.

AIR : *Le lendemain.*

C'est du nouveau qu'on donne?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

CASSANDRE.

Chantera-t-on des couplets ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

CASSANDRE.

La pièce est-elle bonne ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

CASSANDRE.

Vous êtes sûr du succès ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

CASSANDRE.

Comme vous, moi, je l'ignore,
Oui, mais j'en serai certain,
Si vous l'affichez encore
Demain matin.

ARLEQUIN.

Oui, monsieur... je l'espère. *(Bas à Colombine.)* Un pauvre petit mot.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Non, retirez-vous.

CASSANDRE, *à Arlequin.*

Quel est le sujet de la pièce ?

ARLEQUIN.

Le sujet?.... le sujet... c'est un raccommodement... Oui... des amants brouillés... Le garçon a tort... un peu tort... La fille est fâchée.

COLOMBINE.

A quoi vous m'exposez!

ARLEQUIN.

Et lui, il est fâché... de ce qu'elle est fâchée... Avec ça, un obstacle s'oppose à l'explication.

CASSANDRE.

Ah! c'est dommage!

ARLEQUIN.

Oui, mais malgré tout...

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

L'amant de la jeune personne
De l'appaiser a le moyen;
Il sait qu'aisément on pardonne
Les torts où le cœur n'est pour rien.

CASSANDRE.

C'est juste... C'est fort juste.

ARLEQUIN, *bas à Colombine.*

Vous l'entendez, c'est l'avis de monsieur votre père.

CASSANDRE.

Hein! que dites-vous du père?

ARLEQUIN.

Oh ! rien... C'est que .. c'est qu'il y a là un père, voyez-vous ?... Dans beaucoup de pièces, nous avons des pères, et les pères... ça gène, pour les scènes d'amour.

CASSANDRE.

Ah, dame ! l'adresse est de vaincre les difficultés.

ARLEQUIN.

Sans doute.

CASSANDRE.

Mais cela sera aisé... On fait ces pères de comédie si bêtes... si bêtes !

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur.

CASSANDRE.

Non... C'est comme ça ; tout se passe sous leurs yeux, et ils ne voient rien.

ARLEQUIN, *regardant Colombine.*

Eh bien ?

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Si j'étais sûre de ta sincérité...

CASSANDRE.

Vous êtes bien long-temps... Est-ce que ça ne prend pas ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi...

CASSANDRE.

La colle ne vaut rien, peut-être ?

ARLEQUIN.

Ah! je vous réponds que si... C'est une bonne colle... C'est que je mets plusieurs affiches.

CASSANDRE.

Vous avez bien raison, car,

« Ces papiers là, monsieur, souvent
« Autant en emporte le vent. »

Eh bien! vous dites donc que le raccommodement...

ARLEQUIN.

Le raccommodement se fait...

(Il regarde tendrement Colombine, qui lui sourit.)

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Le tendre amant, pour s'expliquer,
Des regards n'a que le langage;
Cependant il croit remarquer
Qu'au fond du cœur on l'encourage.

(Ici Colombine se penche et donne sa main à Arlequin qui la baise.)

Enchanté soudain,
Il baise une main,
Sans oser risquer davantage.

(Colombine se retire précipitamment et ferme sa fenêtre; Arlequin se tait.)

CASSANDRE.

Eh bien!

ARLEQUIN.

N'en demandez pas davantage.

CASSANDRE.

Ainsi les voilà reconciliés?

ARLEQUIN.

Comme vous dites.

CASSANDRE.

Mais, monsieur, vous prenez trop de peine; vous en faites trop, et je crains...

ARLEQUIN, *descendant.*

C'est moi, monsieur, qui abuse de votre complaisance.

CASSANDRE.

Point du tout.

ARLEQUIN, *lui montrant les affiches mises à sa porte.*

Vous êtes content de ce que j'ai fait?

CASSANDRE.

Très-content!

ARLEQUIN, *à part.*

Et moi aussi.

HONORINE,

OU

LA FEMME DIFFICILE A VIVRE,

Comédie-Vaudeville,

PAR M. RADET.

1795.

Honorine, épouse de Derville, rend malheureux tout ce qui l'entoure, par sa mauvaise humeur, sa pétulance et la bizarrerie de son caractère. Louise, sa filleule et sa femme-de-chambre, toujours auprès d'elle, est sur-tout en butte à ses mauvais procédés, qu'elle supporte avec une bonté et une patience angéliques.

MATHURIN.

Faudra tâcher d'nous défendre, j's'rons cinq contre une. *(Apercevant Honorine.)* Alle a mis son bonnet d'travers ; ça ira mal.

HONORINE, *habillée à la hâte et en désordre, à Louise.*

Y a-t-il assez long-temps que je vous sonne, mademoiselle !

DUCHEMIN.

Eh! bonjour, ma chère Honorine.

HONORINE.

Quoi! mon oncle, c'est vous? *(Elle l'embrasse.)* L'impertinente!...

DUCHEMIN.

J'arrive un peu matin.

HONORINE.

On n'arrive jamais trop tôt quand on est sûr de faire plaisir.

DUCHEMIN.

C'est bien obligeant ce que tu me dis là.

MATHURIN, *à part.*

Ça n'est pas naturel...

HONORINE.

J'ai pourtant beaucoup d'humeur, telle que vous me voyez.

DUCHEMIN.

Déja?

MATHURIN, *à part.*

La journée sera bonne...

HONORINE.

AIR : *Contredanse du Diable à Quatre.*

Du matin au soir, et contre tous,
Sans relâche,
Il faut que je me fâche,
Tour-à-tour mes gens et mon époux,
A plaisir excitent mon courroux

MATHURIN.

La v'là partie.

HONORINE, *montrant Louise.*

Elle, par son indolence,
Et son faux air de douceur.

(Montrant Mathurin.)

Lui, par son ton d'arrogance...

(Montrant Zago.)

Lui, par son souris moqueur...

(Montrant son mari.)

Lui, par sa froideur hors de saison,
En silence,
Souffre qu'on m'offense :
Enfin, voyez-vous, dans la maison,
Personne que moi n'a de raison.

DUCHEMIN.

Triste prérogative.

MATHURIN, *à part.*

C'qui m'fait plaisir, c'est qu'j'avons chacun not' paquet.

ZAGO, *à part, à Louise.*

Reste auprès de moi.

HONORINE.

Et vous, petite sotte, vous disparaissez et ne répondez pas quand je vous appelle.

LOUISE.

Mais, madame...

DERVILLE.

Elle a grand tort ; vous l'aviez si bien reçue !

HONORINE.

Ah ! mademoiselle a porté ses plaintes.

DERVILLE.

Doit-on endurer sans murmure vos caprices et vos mauvais traitements ? Il faut aimer ceux qui nous entourent, et tâcher de s'en faire estimer, parce qu'ils nous jugent.

HONORINE.

Avec ces beaux sentiments là, vous serez bien servi par vos gens.

DERVILLE.

Je n'exige pas qu'ils soient parfaits ; je suis reconnaissant de leurs efforts, et indulgent pour leurs fautes.

HONORINE.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Oh ! vous pouvez, et j'y consens,
Vous contenter d'un tel service ;
Mais moi, monsieur, moi, je prétends
Qu'à mes ordres l'on obéisse,
Qu'on ne me réplique jamais,
Telle est ma volonté suprême.

DERVILLE.

Pour que vous soyez désormais
Servie au gré de vos souhaits,
Vous vous servirez vous-même.

HONORINE.

Plaît-il?

DERVILLE, *finissant l'air.*

Vous vous servirez vous-même.

DUCHEMIN, *à part.*

Bon! voilà le premier pas.

HONORINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

DERVILLE.

Que je défends expressément à toutes les personnes de la maison de rien faire pour vous.

DUCHEMIN, *bas, à Derville.*

A merveille.

HONORINE.

Ah! ah!... mais cette défense est tout-à-fait aimable, et ce nouveau langage vous sied à ravir.

MATHURIN.

Quant à c'qui est de moi, je vous promets, monsieur Derville, que je n'vous désobéirai pas.

ZAGO, *bas, à Louise.*

Ah! nous toujours rendre à elle petits services par-ci, par-là.

LOUISE.

Oui, sans doute.

HONORINE.

Mais j'espère que vos ordres ridicules ne regardent pas Louise.

DERVILLE.

C'est particulièrement pour elle que je parle.

HONORINE.

Pour elle?... A la bonne heure : aussi bien, depuis long-temps son service me déplaît ; qu'elle s'en aille.

ZAGO.

Bah!

DERVILLE.

Non pas, s'il vous plaît.

HONORINE.

Mais je la chasse.

DERVILLE.

Et moi, je la garde.

HONORINE.

Malgré moi!

DERVILLE.

Je n'ai pas oublié que votre père, en mourant, vous fit promettre de lui tenir lieu de mère.

HONORINE.

J'aurai soin d'elle ; mais ce ne sera pas ici.

DERVILLE.

Ce sera ici.

DUCHEMIN, *bas, à Derville.*

Bravo!

HONORINE.

On me contrarie!... on me résiste!... Quel est donc ce ton là, s'il vous plaît?

DERVILLE.

Celui que j'aurais dû prendre il y a longtemps.

HONORINE.

Mon oncle...

DUCHEMIN, *à Honorine.*

Il est ton mari.

HONORINE.

AIR : *Petite couturière.*

Me braver de la sorte!
Je prétends qu'elle sorte;
Je la mets à la porte.

DERVILLE.

Non, elle restera.

HONORINE, *à Duchemin.*

Vous voyez qu'il m'excède.

DUCHEMIN.

Cède.

DERVILLE.

La douceur a son terme.

DUCHEMIN, *bas, à Derville.*

Ferme.

DERVILLE.

On s'en corrigera.

DUCHEMIN.

Bon, du courage et l'on réussira.

ZAGO, *sautant de joie.*

Moi, bien content, Louise restera.

MATHURIN, *à part.*

C'est ça : et v'là enfin un homme de tête.

LOUISE, *à Derville.*

Monsieur, permettez...

DUCHEMIN, *bas, à Louise.*

Ne te mêle pas de cela...

HONORINE, *à part.*

Je ne reviens pas de ma surprise...

MATHURIN, *bas, à Zago.*

Alle est un peu étourdie du coup ; mais ça n' s'ra rien.

HONORINE, *à Derville.*

Quoi! monsieur, vous défendez que Louise me serve, et vous la retenez!

DERVILLE.

Oui, madame.

HONORINE.

Fort bien!... Je vois ce qui en est.

DERVILLE.

Eh! que voyez-vous?

HONORINE.

Ce que vous dissimulez fort mal; oui, perfide, l'obstination que vous mettez à me contrarier, la chaleur indécente avec laquelle vous prenez la défense de cette créature, le tendre intérêt qu'elle vous inspire; tout cela prouve assez vos coupables intentions.

LOUISE.

Quoi! madame...

HONORINE.

Taisez-vous, impertinente...

DERVILLE.

Vous pourriez penser...

HONORINE.

Allez, monsieur, n'ajoutez pas la fausseté à l'inconstance.

DERVILLE.

O ciel!

DUCHEMIN, *bas, à Derville.*

Laisse-la dire. *(Haut.)* Ah! ça, mes amis, finissons cette dispute; j'ai besoin de me mettre à mon aise et de me reposer...

DERVILLE.

Pardon, mon ami, venez...

HONORINE, *à part.*

J'étouffe de colère.

MONSIEUR GUILLAUME,

OU

LE VOYAGEUR INCONNU,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES, ET BOURGUEIL.

1800.

Le fils de M. de Fierville, conseiller au parlement de Toulouse, a épousé secrétement la fille de Maurice, homme d'une naissance obscure. Les jeunes gens, redoutant la sévérité de l'orgueilleux M. de Fierville, prient M. Lamoignon-de-Malesherbes, qu'ils ne connaissent que sous le nom de M. Guillaume, de s'intéresser à leur amour. M. de Fierville, qui vient d'arriver chez Maurice, a contraint M. de Malesherbes à lui céder le pavillon qu'il occupe d'ordinaire dans la maison: il souhaite cependant voir ce M. Guillaume, et le remercier de sa politesse.

M. DE FIERVILLE *voyant arriver M. de Malesherbes.*

Oh! oui... c'est bien là une tournure de M. Guillaume... Bonjour, mon cher mon-

sieur... approchez... approchez ; couvrez-vous donc.

M. GUILLAUME.

On m'a dit... monsieur...

M DE FIERVILLE.

Enchanté de faire votre connaissance et de vous remercier de votre politesse ; vous m'avez cédé ce pavillon de la meilleure grace du monde et...

M. GUILLAUME.

Monsieur, je n'avais garde d'y manquer.

M DE FIERVILLE.

C'est étonnant, car on ne voit plus que des gens grossiers, sans respect, sans égard pour le rang, la qualité.

M. GUILLAUME.

Monsieur, je ne suis pas de ces gens là.

M. DE FIERVILLE.

Non, vous connaissez les usages... Êtes-vous au moins un peu bien où l'on vous a mis ?

M. GUILLAUME.

Je ne me trouve mal nulle part, et je desire fort qu'il en soit de même de monsieur.

M. DE FIERVILLE, *à part.*

Comment donc!... Il s'exprime à merveille cet homme-là... Ce n'est pas du tout un sot.

M. GUILLAUME, *à part.*

On ne m'a pas trompé, monsieur le conseiller est assez impertinent.

M. DE FIERVILLE.

Vous arrivez de Paris, monsieur Guillaume ? Savez-vous des nouvelles ? Mon fils me mande... Mais vous ne devez pas savoir cela, vous ?

M. GUILLAUME.

Quoi ? monsieur.

M. DE FIERVILLE.

Il m'écrit que M. le Maréchal de Richelieu quitte le gouvernement de Bordeaux.

M. GUILLAUME.

M. de Richelieu ! Je ne le crois pas, il me l'aurait dit.

M. DE FIERVILLE, *à part.*

M. de Richelieu le lui aurait dit ! *(Haut.)* Comment !... Vous êtes donc un peu répandu...

M. GUILLAUME.

Mais, oui.

M. DE FIERVILLE.

Vous voyez donc des gens comme il faut ?

M. GUILLAUME.

Quelquefois... *(Regardant M. de Fierville.)* Pas toujours.

M. DE FIERVILLE.

Est-ce que vous sauriez, par hasard, si madame la princesse de Marsan est à Paris ?

M. GUILLAUME.

Elle y était, il y a dix jours ; car la veille de mon départ, j'ai dîné avec elle.

M. DE FIERVILLE, *à part.*

Avec elle !... *(Haut.)* En ce cas, vous devez savoir si le bruit de la retraite de M. le garde-des-sceaux a quelque fondement.

M. GUILLAUME.

Je vous assure qu'il n'en est pas question.

M. DE FIERVILLE.

Vous me faites plaisir, car j'ai besoin de lui, et l'on m'a fait espérer une recommandation...

M. GUILLAUME.

Mais, moi-même, je puis vous recommander à lui.

M. DE FIERVILLE.

Quoi ! monsieur, vous connaîtriez ?...

M. GUILLAUME.

C'est mon cousin.

M. DE FIERVILLE.

Votre cousin ! M. Guillaume ! Vous seriez !...

M. GUILLAUME.

Je suis bien véritablement M. Guillaume ; mais on ajoute ordinairement à ce nom celui de *Lamoignon-Malesherbes.*

M. DE FIERVILLE, *ôtant son chapeau.*

Monsieur *de Malesherbes !*... Ah ! monsieur... je suis au désespoir...

M. GUILLAUME.

Couvrez-vous donc.

M. DE FIERVILLE.

Croyez que si j'avais su... si j'avais pu pré-

voir... Du moins, ce n'est pas moi que vous devez accuser.

M. GUILLAUME.

Je n'accuse personne, et d'ailleurs, c'est une chose si simple.

AIR : *Vous devinez bien le reste.*

Déloger quelqu'un est un droit
Qu'ici-bas l'un l'autre on s'arroge ;
On est actif, on est adroit,
Et tour-à-tour on se déloge.
L'égoïsme, ce grand ressort,
Donne à tous la ruse ou l'audace ;
On intrigue, on s'agite fort,
Mais, après maint et maint effort,
Chacun se retrouve à sa place.

M. DE FIERVILLE.

Ah ! monsieur ! je vous le répète... J'étais loin de soupçonner... Je vais vous faire rendre votre logement, vous verrez...

M. GUILLAUME.

J'ai vu que vous étiez un peu redouté dans cette maison, et c'est un malheur dont je vous plains.

M. DE FIERVILLE.

Croyez du moins...

M. GUILLAUME.

Laissons cela : parlons de l'affaire qui vous appelle à Paris, et pour laquelle vous avez besoin du garde-des-sceaux.

M. DE FIERVILLE.

Eh quoi! monsieur, vous auriez la bonté!...

M. GUILLAUME.

Si votre demande est juste, vous pouvez compter sur moi.

M. DE FIERVILLE.

C'est une affaire malheureuse : mon beau-frère est au service; il a été forcé de se battre, et... je vais solliciter sa grace.

M. GUILLAUME.

J'aimerais mieux vous être utile dans une affaire moins fâcheuse.

M. DE FIERVILLE.

Vous connaissez les lois de l'honneur.

M. GUILLAUME.

AIR : *O ma tendre musette!*

Préjugé déplorable
Qui fait qu'en un instant,
Le même homme est coupable,
Et pourtant innocent.
Il faut bien qu'on pardonne
Dans ce cas affligeant,
Puisque l'honneur ordonne
Ce que la loi défend.

M. DE FIERVILLE.

N'est-il pas vrai?... Voilà bien le langage de la philosophie, de la raison, de l'huma-

nité. *(à part.)* Parbleu ! j'ai fait une heureuse rencontre... Mon affaire est sûre.

M. GUILLAUME, *à part.*

Mais ce conseiller de Toulouse doit connaître le père de mon jeune homme ! Il me vient une idée... *(Haut.)* Monsieur, vous aussi, vous pourriez m'être utile...

M. DE FIERVILLE, *avec chaleur.*

Moi, monsieur... Parlez, demandez, ordonnez.

M. GUILLAUME.

L'affaire est importante et délicate.

M. DE FIERVILLE.

Comptez sur ma discrétion et sur mon zèle.

M. GUILLAUME.

En deux mots, voici le fait : le fils d'un de vos confrères... un jeune étourdi, a séduit et secrètement épousé...

M. DE FIERVILLE.

Ah ! mon dieu !...

M. GUILLAUME.

La fille d'un homme estimable... D'un homme honnête... de Maurice, enfin.

M. DE FIERVILLE.

De Maurice !

M. GUILLAUME.

Oui.

M. DE FIERVILLE.

Pauvre Maurice ! Lui, qui, tout-à-l'heure,

me parlait de la marier à un homme qu'il attend dans huit jours.

M. GUILLAUME.

Quel chagrin, quand il saura!...

M. DE FIERVILLE.

Et quel désagrément pour le père du jeune homme! Aussi, aujourd'hui on élève si mal les enfants! J'ai un fils, mais il n'aurait jamais fait une telle équipée... Le mariage est nul... Cependant, il faut une réparation, et nous ferons obtenir des dédommagements considérables à la fille.

M. GUILLAUME.

En pareil cas, monsieur, je ne connais qu'une espèce de réparation.

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

Quand par son ardeur indiscrète
Un amant se laisse égarer,
La faute que l'amour a faite,
L'hymen seul peut la réparer.
Dissoudre, comme illégitime,
Ce lien formé par le cœur,
Ce serait punir la victime
Du crime de son séducteur.

M. DE FIERVILLE.

Vous avez raison, oui, vous avez raison, le séducteur est coupable... *(à part.)* Il faut dire comme lui, j'en ai besoin.

M. GUILLAUME.

Le jeune homme, d'ailleurs, ne souffrira jamais qu'on lui enlève sa femme, et je ne puis que l'approuver : j'ai fort à cœur que ce mariage soit confirmé, tant par l'amitié que je porte à Maurice et à sa fille, que par respect pour les mœurs et pour la probité, trop souvent sacrifiées aux préjugés et à l'intérêt.

M. DE FIERVILLE.

Je suis bien de votre avis : les mœurs, les préjugés... Et puis, si Maurice n'est pas gentilhomme, la moitié de nos conseillers ne le sont pas plus que lui. C'est un homme qui tient à une famille honnête ; il est beau-frère de notre subdélégué, et cousin-germain de notre sénéchal : il n'est pas riche, mais si le père du jeune homme...

M. GUILLAUME.

Le père du jeune homme jouit d'une grande fortune.

M. DE FIERVILLE.

Eh bien ! alors, son fils peut se passer d'une femme riche ; et, pour peu que le père soit raisonnable...

M. GUILLAUME.

Le sera-t-il ?

M. DE FIERVILLE.

Voulez-vous que je lui écrive ?

M. GUILLAUME.

Vous !

M. DE FIERVILLE.

Sans doute : il aimera peut-être mieux apprendre tout ceci par un de ses confrères, et puis je lui parlerai... Entre nous, vous entendez bien que nous ne nous gênons pas.

M. GUILLAUME.

J'aime assez votre idée.

M. DE FIERVILLE.

Après cela, vous paraîtrez, et vous sentez qu'alors...

M. GUILLAUME.

Oui, je serai bien aise que vous me prépariez les voies... Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je ne sais pas le nom du conseiller auquel il faut écrire.

M. DE FIERVILLE.

Qu'importe le nom! Je les connais tous. *(A part.)* Je me doute à-peu-près. *(Haut.)* Au surplus, j'ai quelque crédit dans ma compagnie, et je me flatte que je n'écrirai pas en vain. Je vais toujours faire un petit projet de lettre, et, si vous en êtes content, il n'y aura plus que l'adresse à y mettre.

M. GUILLAUME.

Soit.

M. DE FIERVILLE, *à part, en s'en allant.*

Je soupçonne que ce pourrait bien être le fils de notre doyen; je le voudrais, car je ne l'aime guères.

....

(Rentrant avec la lettre.)

Voici ma lettre, dont je crois, monsieur, que vous serez content... Voulez-vous bien entendre?...

M. GUILLAUME.

Voyons.

M. DE FIERVILLE, *lisant.*

« C'est avec regret, monsieur et cher con-
« frère, que je vais vous affliger, en vous
« instruisant d'une faute que votre fils a com-
« mise. Sous un nom supposé, il s'est intro-
« duit ici, chez un homme estimable, dont
« il a secrétement épousé la fille. La jeune
« personne est aimable, jolie, et parfaitement
« bien élevée : le père est un ancien militaire
« qui tient à une famille très-honnête. A la
« vérité, il n'est pas noble; mais je suis sûr
« que vous pensez trop bien pour qu'un pré-
« jugé vous arrête, quand il s'agit de l'hon-
« neur d'une famille respectable : il n'est pas
« riche; mais quel plus bel usage pouvez-
« vous faire de votre fortune, que de l'em-
« ployer à réparer les torts de votre fils, en
« assurant son bonheur! Les jeunes gens s'ai-
« ment éperduement, la violence seule pour-
« rait les séparer, et vous n'êtes pas homme
« à user de ce moyen, toujours indigne d'un
« bon père.

M. GUILLAUME.

Bien, cela.

M. DE FIERVILLE, *continuant.*

« Je n'ai plus qu'une considération à faire « valoir auprès de vous, et ce ne sera sûre- « ment pas celle qui vous touchera le moins : « un magistrat justement révéré prend le « plus vif intérêt à l'union de ces jeunes gens ; « et ce magistrat, dont le nom seul est un « éloge, c'est M. *De Malesherbes.*

M. GUILLAUME.

On ne pouvait pas écrire d'une manière plus pressante.

M. DE FIERVILLE.

Je me flatte que le père ne résistera pas à une pareille lettre.

(Il la donne à M. Guillaume.)

M. GUILLAUME, *prenant et pliant la lettre.*

Je l'espère et le desire... Vous auriez pu dire aussi que j'appuierai, de tout mon crédit, l'avancement du jeune homme.

M. DE FIERVILLE.

Voulez-vous que je l'ajoute?

M. GUILLAUME.

Non, non, le père le saura.

M. DE FIERVILLE.

Il n'y a donc plus que l'adresse à mettre.

M. GUILLAUME, *la lui donnant.*

La voilà... à son adresse...

....

M. DE FIERVILLE.

Eh! quoi! monsieur... Vous, monsieur de *Malesherbes!* Vous auriez surpris!... Ah!

monsieur ! dans quelle situation vous m'avez mis !

M. GUILLAUME, *ouvrant la lettre.*

Qu'a-t-elle donc de si embarrassant ?

M. DE FIERVILLE.

Mais songez à l'inégalité des rangs...

M. GUILLAUME, *lisant froidement un passage de la lettre.*

« Vous pensez trop bien, pour qu'un pré-
« jugé vous arrête, quand il s'agit de l'hon-
« neur d'une famille respectable. »

M. DE FIERVILLE.

Une famille sans bien...

M. GUILLAUME, *lisant.*

« Quel plus bel usage pouvez-vous faire de
« votre fortune, que de l'employer à réparer
« les torts de votre fils, en assurant son bon-
« heur. »

M. DE FIERVILLE.

Ces mariages-là ne sont jamais heureux.

M. GUILLAUME, *lisant.*

« Les jeunes gens s'aiment éperduement;
« la violence seule pourrait les séparer; et
« vous n'êtes pas homme à user de ce moyen,
« toujours indigne d'un bon père. »

M. DE FIERVILLE.

Ah ! monsieur !

M. GUILLAUME, *à M. de Fierville.*

Ce qui est écrit, est écrit...

M. DE FIERVILLE.

Oui, mais je ne savais pas...

M. GUILLAUME.

Quoi! monsieur, vous conseilleriez à un autre ce que vous ne feriez pas vous-même?

M. DE FIERVILLE.

Non, assurément: mais c'est que...

M. GUILLAUME.

Croyez-moi, rendez-vous de bonne grace: votre fils sera maître des requêtes; dans trois jours, je pars avec vous pour Paris, j'arrange votre affaire, et nous allons ensuite célébrer la noce à Malesherbes.

M. DE FIERVILLE.

Comment refuser le vertueux Malesherbes

AIR: *De Wicht.*

Ce magistrat irréprochable,
L'ennemi constant des abus,
Le philosophe respectable,
L'ami des talents, des vertus,
Honorant la nature humaine
Par son austère probité,
Quelque part que le sort le mène
Il marche à l'immortalité.

FANCHON LA VIELLEUSE,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. J. N. BOUILLY ET J. PAIN.

1802.

Le Colonel Francarville, sous le nom d'Édouard, jeune peintre, s'est logé dans la maison de Fanchon dont il est amoureux, et qui le croyant sans fortune et comptant un jour s'unir à lui, paye sa tendresse de retour.

ÉDOUARD.

On vous a donc remis mon portrait?

FANCHON.

Il est d'une ressemblance!

ÉDOUARD.

Vous m'avez promis de le faire voir.

FANCHON.

Oui... je le... (*vivement*) Vous arrivez de chez mon bijoutier.

ÉDOUARD, *lui remettant un portrait.*

Il finissait de monter votre portrait que vous m'avez fait faire... vous l'avez beaucoup pressé, m'a-t-il dit... ce serait une indiscrétion de vous demander s'il est destiné?

FANCHON.

Il ne m'appartient plus.

ÉDOUARD, *troublé.*

Ah ! vous l'avez déja donné...

FANCHON.

Il faut bien vous mettre dans la confidence.

AIR : *Par hazard, ce bon La Fontaine.*

C'est à mon maître en l'art de plaire
Que je destine ce portrait,
A l'ami délicat, sincère,
A l'amant sensible et discret;
A celui dont l'amour extrême
Fait naître un sentiment si doux...
Enfin, c'est à celui que j'aime...
Vous voyez bien qu'il est pour vous:

(Elle le lui remet.)

ÉDOUARD.

Le voilà donc réalisé, cet espoir d'être aimé pour moi-même!... Oh! persuadez-moi bien que tant de bonheur n'est point une illusion.

FANCHON.

Oui, parmi ceux qu'attirent auprès de moi le hazard, la mode, et plus encore, peut-être, la curiosité, personne n'avait trouvé le chemin de mon cœur: vous, Édouard, qui n'avez d'autre recommandation que vos qualités aimables, vous seul m'avez inspiré un

sentiment que j'ai toujours redouté, mais que je cesse de craindre, puisque c'est vous qui me le faites connaître.

ÉDOUARD.

Comment se peut-il que, dans l'opulence, entourée d'hommages, recherchée par tout ce que Paris et la cour ont de plus brillant, vous m'ayez distingué; moi, qui pour toute ressource n'ai que mes pinceaux; *(avec intention)* car, enfin, je ne suis qu'un peintre.

FANCHON.

Et moi donc, que suis-je, s'il vous plaît? Fanchon... la vielleuse, pas davantage... Fanchon la vieilleuse.

ROMANCE.

Musique de Doche.

Aux montagues de la Savoie
Je naquis de pauvres parents;
Voilà qu'à Paris on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfants;
Je n'apportais, hélas! en France,
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle, et l'espérance

En pleurant, dans chaque village,
Fanchon allait tendant main.

ÉDOUARD.

Pauvre petite! ah! quel dommage!
Que n'étais-je sur ton chemin,

Lorsque tu n'apportais en France,
Que tes chansons, quinze ans, ta vielle, et l'espérance.

FANCHON.

Quinze ans et sans ressource aucune...
Que l'on éveille de soupçons !
Cependant j'ai fait ma fortune,
Et n'ai donné que mes chansons.
Fillette sage, apporte en France,
Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle, et l'espérance.

ÉDOUARD, *avec chaleur.*

Charmante créature !

FANCHON.

Ce riche hôtel, ces meubles somptueux, ce luxe auquel on s'habitue sans le vouloir, tout cela n'a pas changé Fanchon; la fortune est venue frapper à ma porte; je lui ai permis d'entrer, de m'accabler de ses bienfaits, mais à condition que jamais elle ne gâterait mon cœur...

ÉDOUARD.

En vous comblant de ses dons, elle a cessé d'être aveugle : qui mieux que vous mérite l'opulence? Fanchon, vous savez être riche.

FANCHON.

Je ne m'en défends point, j'ai un grand plaisir à donner... que dis-je ? je ne donne pas, je partage : en distribuant à tant d'êtres

intéressants ce que le hasard me prodigue, je ne fais, selon moi, que leur rendre mes comptes.

ÉDOUARD.

Oh! je sais les visites que vous faites faire par le bon Vincent.

FANCHON.

Qui vous a dit?...

ÉDOUARD.

Vous secourez des négociants, des pères de famille, des artistes même.

FANCHON, *avec intention.*

Des artistes? pas autant que je le voudrais; il en est à qui l'on n'ose offrir... Vous avouerez pourtant que dans les arts on éprouve parfois des retards, des moments de gêne; et ne pensez-vous pas qu'alors une amie ait le droit...

ÉDOUARD.

Je vous comprends, et vous remercie; je n'ai besoin de rien, je vous assure.

FANCHON.

Cependant, des modèles à payer, mille dépenses nécessaires... Et vous êtes orphelin, m'avez-vous dit, sans appui...

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Il est vrai; mais avec du travail et de l'économie...

FANCHON.

Au moins, Édouard, puisque vous ne vou-

lez rien recevoir de Fanchon, vous lui permettrez d'en user de même avec vous.

ÉDOUARD.

Comment?

FANCHON.

J'espère que vous ne me parlerez pas du loyer de l'appartement que vous occupez dans ma maison; vous ne pouvez me refuser.

ÉDOUARD.

Hé bien, j'accepte.

AIR : *De Doche.*

Avec vous sous le même toit
Heureux le mortel qui respire,
A chaque instant du jour vous voit,
Et vous adore, et vous admire!
Oui, je sens que je donnerais
Tous les trésors de l'opulence,
Pour que le hasard n'eût jamais
Entre nous permis de distance.

FANCHON.

Que parlez-vous de distance?

ÉDOUARD, *à part.*

Je m'oublie.

FANCHON.

Je vous l'ai déja dit, je ne suis que Fanchon la vieilleuse....

....

Écoutez un projet de Fanchon ; j'ai résolu de retourner en Savoie.

ÉDOUARD.

Vous quitteriez Paris ?

FANCHON.

Je veux revoir mes montagnes ; je veux y conduire un peintre aimable, plein de talents, à qui, en échange de toute ma fortune, je ne demanderais qu'un seul tableau.

ÉDOUARD.

Comment ?

FANCHON.

AIR : *Dans ce salon, ou du Poussin.*

Au bas d'un fertile coteau,
Dont je garde la souvenance,
Je ferai peindre le hameau
Qui vit les jeux de mon enfance.
Il faudrait être mon époux
Pour faire avec moi ce voyage :
J'avais jeté les yeux sur vous,
Mais, peignez-vous le paysage.

ÉDOUARD.

Je vous comprends, femme charmante, et ne puis revenir de ma surprise : quoi ! Fanchan, vous pourriez renoncer à ces hommages dont vous êtes environnée...

FANCHON.

Un seul m'a fixée pour jamais.

ÉDOUARD.

A cette opulence que vous augmentez chaque jour.

FANCHON.

J'en ai trop pour moi, assez pour deux.

ÉDOUARD.

Vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans mon ame.

FANCHON.

Expliquez-vous, Édouard.

ÉDOUARD.

Il est des circonstances...

FANCHON.

N'êtes-vous pas libre? comme Fanchon, né de parents obscurs? Quelle pourrait être entre nous la distance?

ÉDOUARD.

La distance... celle de la fortune.

AIR : *Du vaudeville du Tableau en Litige.*

Du partage de la richesse
Exclus par un sort inhumain,
Comment, avec délicatesse,
Puis-je aspirer à votre main?
Souvent trop devoir importune :
Par l'hymen près d'être lié,
De l'amour et de la fortune
Chacun doit fournir la moitié.

FANCHON.

N'imitez pas l'amant vulgaire
Qui rougirait de partager;
De l'objet que le cœur préfère,
Les dons peuvent-t-ils outrager?
C'est à deux, que l'amour dispense
Tous les biens qu'un seul peut avoir;
Il ne met pas de différence
Entre donner et recevoir.

ÉDOUARD.

Il y a dans tout ce que vous dites une grace, une expression! Ah! si comme vous, je possédais...

FANCHON.

Qui vous a dit que vous ne possédiez rien? *(S'élançant vers un secrétaire, et apportant un papier).* Vous avez acquis dans les environs de Chambéry, précisément auprès de la cabane de mon père, une retraite agréable et commode.

ÉDOUARD.

Qui... moi!

FANCHON.

En voici le contrat; il n'y manque plus que votre signature.

ÉDOUARD.

Qu'entends-je!

FANCHON.

Vous serez au milieu d'un peuple pauvre, mais laborieux; vous en serez l'ami, le dieu tutélaire : car, je vous en préviens, vous aurez beaucoup d'or à répandre. Vous trouverez, pour vos pinceaux, des sites charmants, des villageoises fraîches et piquantes... dans mon pays, il y en a de fort jolies. Je me suis aperçue que vous n'aimiez ni le tumulte, ni le grand monde; votre terre offre la solitude la plus aimable : vous pourrez y promener les plus douces rêveries. Enfin, si, par délicatesse vous aviez refusé de venir chez Fanchon, c'est maintenant chez vous qu'elle vous demande un asyle, et la permission d'y passer le reste de sa vie.

ÉDOUARD.

Tant de générosité confond toutes mes idées... amour! reconnaissance!... je ne puis vous résister... Femme charmante! je t'adorais... et ne t'aimais pas encore assez.

FANCHON.

Vous seul, depuis long-temps, êtes le but de mes actions : vous venger du sort qui, en vous oubliant, me prodiguait ses dons, était ma pensée chérie. Édouard était toujours là.

ÉDOUARD, *avec égarement.*

Oui, oui, toujours avec toi; tu l'emportes sur la voix des préjugés... il est temps de me faire connaître.

L'HOPITAL MILITAIRE,

OU

LA GARNISON MALADE,

Comédie-Vaudeville,

PAR M. B. DE ROUGEMONT.

1807.

Des Militaires français, blessés, renfermés dans un vieux château, voisin d'une ville assiégée par les Piémontais, s'apercevant qu'on les a oubliés dans la capitulation de la ville, jurent de se défendre jusqu'au dernier soupir; ils sont prêts à s'ensevelir sous les ruines du vieux château, quand le général ennemi, instruit de cet acte de vaillance, leur accorde une capitulation honorable.

VA-DE-BON-COEUR.

Voyons si je laisserai à l'État de bons soldats, et si mes enfants ont profité des instructions que je leur ai données. *(Il appelle.)* Michel!... Jacques!...

TOUS DEUX.

Nous voilà, mon père.

VA-DE-BON-COEUR.

Eh bien! mes enfants, comment avez-vous dormi?...

MICHEL, *gaîment.*

Aussi bien qu'au bivouac.

JACQUES, *de même.*

Un grand quart-d'heure.

VA-DE-BON-COEUR.

Ah! ça, mes enfants, vous saurez que l'hôpital est définitivement en état de siége; nous allons être bloqués.

JACQUES.

Ça vient bien à-propos, car je commençais à m'ennuyer ici.

MICHEL.

Et moi donc, voilà plus d'un mois que je n'ai sonné la charge.

VA-DE-BON-COEUR.

L'officier piémontais a promis de nous assiéger le plus tôt possible; et s'il est un homme de parole, il y a lieu de croire qu'il commencera aujourd'hui.

MICHEL ET JACQUES.

Aujourd'hui, quel bonheur!

VA-DE-BON-COEUR.

Ils ont le diable au corps, ces drôles-là.

MICHEL, *tirant son frère à part.*

Dis donc, mon frère, un siége; c'est traître

ça ; et si au moment où nous nous félicitons de la convalescence de notre bon père...

JACQUES, *essuyant une larme.*

Tais-toi donc... tais-toi donc.

VA-DE-BON-COEUR.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

TOUS DEUX, *courant entourer leur père.*

Ah ! mon père, ce n'est rien.

MICHEL.

AIR : *Adieu, je te fuis, bois charmant.*

Tu sais qu'à chaque instant du jour
T'embrasser est notre habitude.

JACQUES.

Encor.

MICHEL.

Encor.

JACQUES.

C'est à mon tour.

TOUS DEUX.

Te plaire est notre seule étude.

VA-DE-BON-COEUR.

Vous m'étouffez, mes chers enfants ;
Calmez cette tendresse extrême.

TOUS DEUX.

Fasse le ciel que dans vingt ans
Nous puissions t'étouffer de même.

VA-DE-BON-COEUR.

Bien obligé; et notre leçon, la savons-nous?

JACQUES ET MICHEL.

Oui, mon père.

JACQUES.

Vous pouvez prendre votre catéchisme militaire, et nous interroger.

VA-DE-BON-COEUR.

Je n'en ai pas besoin, moi, monsieur, pour vous interroger; il est gravé là *(montrant son cœur.)* Michel, approche cette chaise, et réponds: Quelles sont les vertus d'un soldat?

MICHEL.

La valeur, le sang-froid et l'audace?

VA-DE-BON-COEUR.

Que doit-il aimer?

MICHEL.

L'honneur, son roi, et sa maîtresse.

VA-DE-BON-COEUR.

Que doit-il desirer?

MICHEL.

Un trépas glorieux.

VA-DE-BON-COEUR.

Que doit-il craindre?

MICHEL.

Une mort inutile.

VA-DE-BON-COEUR.

Que doit-il espérer?

MICHEL.

Rien.

VA-DE-BON-COEUR.

Quand doit-il être prêt à se battre?

MICHEL.

Toujours.

VA-DE-BON-COEUR.

Et à se rendre?

MICHEL.

Jamais.

VA-DE-BON-COEUR.

A quoi doit-il borner son ambition?

MICHEL.

A surpasser tous ceux qui ont illustré la carrière des armes.

VA-DE-BON-COEUR.

Il a de quoi choisir. Et quel est le modèle de la grandeur d'ame?

MICHEL.

Charlemagne.

VA-DE-BON-COEUR.

De la bonté?

MICHEL.

Henri IV.

VA-DE-BON-COEUR.

De la bravoure?

MICHEL.

D'Assas.

VA-DE-BON-COEUR.

De la modestie?

MICHEL.

Turenne.

VA-DE-BON-COEUR.

Bien, mes enfants, n'oubliez jamais de tels exemples, et tâchez de les imiter si vous en trouvez l'occasion.

MICHEL.

Dis donc, mon père, il n'y a donc jamais eu d'homme qui ait réuni à lui seul toutes ces qualités là ?

VA-DE-BON-COEUR.

Non, mes enfants, pas encore ; mais faut espérer que ça viendra, et peut-être êtes-vous venus assez tôt pour voir ça.

AIR : *De votre bonté tutélaire.*
(De Fanchon.)

Heureux, s'il venait à paraître
Un phénomène aussi parfait !
Le siècle qui le verrait naître,
Le peuple qu'il commanderait !
S'il existe un jour, ce génie
A qui les rois devront céder,
Dieux ! réservez à ma patrie
La gloire de le posséder.

MICHEL.

Et à nous le plaisir de battre la charge avec lui.

VA-DE-BON-COEUR.

J'aime à vous voir cet amour de la gloire et des dangers ; il mène à tout, et vous en avez besoin... En survivant à votre père, vous hériterez d'un nom sans tache ; mais...

MICHEL.

AIR : *C'est moi qui veux vous apprendre.*
(De Fanchon.)

Une bonne renommée,
Un demi siècle d'honneur,
Et d'une vie estimée
Le témoignage flatteur,
Des vertus et du courage
L'exemple et les sentiments ;
Est-il plus bel héritage
A laisser à ses enfants ?

VA-DE-BON-COEUR.

Ces chers enfants, ils m'attendrissent. Quel dommage... Si un hasard, *pst*, j'en mourrais de chagrin. Sur-tout, mes bons amis, gardez-vous de l'envie, de la jalousie. Vilain mal ! il tourmente sans cesse ; moi, moi, qui vous parle, je n'ai pu m'en garautir, et j'ai eu le malheur d'être jaloux d'un de mes camarades.

MICHEL.

Toi, mon père ?

VA-DE-BON-COEUR.

Cela m'a rendu inquiet, haîneux, injuste

même; tenez, c'est envers ce brave Sans-Quartier que j'ai eu ce tort là.

(A Sans-Quartier.)

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Te souviens-tu que notre capitaine
Fut attaqué par nombre d'ennemis;
Pour le sauver je me traînais à peine,
Tu l'aperçois, tu cours, tu réussis;
Il t'en coûta, pour lui sauver la vie,
Ce bras resté dans les champs de l'honneur,
Et je n'ai pu, rongé de jalousie,
Te pardonner cet excès de bonheur.

LE PROCÈS DU FANDANGO,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.
1809.

M. Clopineau, ancien président du grenier à sel, boiteux et difforme, est amoureux de madame Folignac, nièce de M. Prudandin, président du tribunal de Saint-Jean-de-Luz. Mais celle-ci a donné son cœur au jeune Gavotino, son maître de danse. Clopineau, irrité, cite son rival au tribunal de Saint-Jean-de-Luz, comme propagateur du Fandango, danse qu'il regarde comme nuisible aux bonnes mœurs.

M. PRUDANDIN, *sur son siége.*
Huissier, appelez les causes.

L'HUISSIER.
Monseigneur, nous n'en avons qu'une.

M. PRUDANDIN.
Eh bien! appelez la cause.

L'HUISSIER, *lisant.*
Entre les bourgeois de cette ville, d'une part, et de l'autre, le sieur Dom-Antonio-Pé-

dro-Francisco-Gavotino de Torillos, espagnol d'origine, et maître à danser de profession. Plaidants, maître Clopineau, demandeur, et maître Poupardin, défendeur.

M. PRUDANDIN.

Greffier, donnez lecture de la requête des plaignants.

GRIFFONET.

Oui, monseigneur.

L'HUISSIER.

Silence, mesdames!

GRIFFONET, *lisant.*

« Un grand nombre d'honnêtes bourgeois « et habitants de Saint-Jean-de-Luz, à mon- « sieur le lieutenant-général du baillage et « sénéchaussée de ladite ville,

« Supplient humblement.

« Lesquels auraient dit qu'il se serait intro- « duit, dans l'étendue desdits baillage et sé- « néchaussée, un certain danseur du nom de « Gavotino, sur les pas dangereux duquel « doit se fixer l'œil vigilant de la justice.

« Que le susdit saltimbanque se permettrait « de propager, enseigner, et démontrer, un « genre de gambades, pirouettes, figures et « attitudes, qu'il nomme *Fandango;* qu'il se « serait tellement mis en pied auprès de la « jeunesse de l'endroit, qu'il aurait, à l'aide « de ses démonstrations et exécutions nova- « trices, fallacieuses, et insidieuses, fasciné

« tous les yeux, tourné toutes les têtes, « échauffé tous les esprits, enflammé tous les « cœurs.

« Que la susdite danse, extravagante, mons- « trueuse, et délirante, menaçait les époux « d'un péril éminent, dont les suites seraient « incalculables, si, obtempérant à la présente « requête, la vindicte publique et l'autorité « légitime ne venaient incontinent frapper le « délinquant.

« Pourquoi, dans ces circonstances urgen- « tes, les suppliants requièrent qu'il vous « plaise, monsieur le lieutenant-général, « ordonner l'extinction, anéantissement, « et proscription, dudit *Fandango*, comme « tortionnaire, dérisoire, vexatoire et atten- « tatoire à la tranquillité générale et particu- « lière : ce faisant, vous ferez justice. »

POUPARDIN, *se levant.*

Toute cette requête n'est qu'un tissu d'a- trocités et de calomnies.

L'HUISSIER.

Silence, mesdames !

M. PRUDANDIN.

Parlez, maître Clopineau.

M. CLOPINEAU, *plaidant.*

Messieurs, mon plaidoyer ne sera pas long : je suis ici l'organe des personnes les plus re- commandables de cette ville ; je plaide devant des juges connus par leurs lumières, leur in-

tégrité, leur impartialité, et leur incorruptibilité : je m'exprimerai donc brièvement et avec une entière confiance. D'abord, messieurs, je pose en principe qu'en général...

AIR : *Quand Biron voulut danser.*

La danse est de tous les jeux
Le jeu le plus dangereux,
Quoiqu'on fasse on ne peut pas
Être à l'abri d'un faux pas :
De la femme la plus honnête,
Les pieds emportent la tête,
La raison s'enfuit,
Et l'honneur la suit.

LES FEMMES, *se récriant.*
Ah ! ah !

L'HUISSIER.
Silence, mesdames !

M. CLOPINEAU.
Cependant, messieurs, je dois convenir, et je conviens, en effet, qu'il existe une sorte de danse admissible et tolérable ; oui, messieurs.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Quand on n'est pas d'humeur jalouse,
Et qu'on a l'esprit complaisant,
On peut permettre à son épouse

Le menuet noble et décent.
De ses pas la grave attitude
Ne faisant naître aucun desir,
L'époux voit sans inquiétude
Sa femme danser sans plaisir.

POUPARDIN.

Vous êtes trop indulgent, M. Clopineau.

M. CLOPINEAU, *avec chaleur.*

Mais ici, messieurs, de quelle danse s'agit-il ? du *Fandango ;* de ce *Fandango* si bien signalé dans la requête dont lecture vient de vous être faite ; de ce *Fandango* dont les gambades, pirouettes et figures, sont, comme vous l'avez entendu, tortionnaires, vexatoires, et attentatoires à la sûreté publique, et dont la répression est d'autant plus urgente, qu'il y a *periculum in morâ.*

TOUS LES HOMMES.

C'est vrai.

L'HUISSIER.

Silence, messieurs.

M. CLOPINEAU.

AIR : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Mais la vérite qui m'enflamme,
Vous a saisis, touchés, émus ;
Elle a pénétré dans votre ame.
Je finis donc, et je conclus

Que, pour prix de mainte incartade,
Le Fandango soit interdit;
Et que, de brigade en brigade, } *bis.*
En Espagne il soit reconduit. }

LES FEMMES.

En Espagne!

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

M. PRUDANDIN.

A vous, maître Poupardin.

POUPARDIN, *se levant.*

Messieurs, vous venez d'entendre une requête, laquelle, il faut le dire, est moins une supplique modeste et sage, qu'un libelle honteux et diffamatoire.

M. CLOPINEAU.

Un libelle!

POUPARDIN.

Je ne vous ai pas interrompu.

LES FEMMES.

Non sûrement.

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

POUPARDIN.

Ensuite, on vous a dénoncé la danse comme un amusement dangereux et condamnable. Moi, messieurs, *(lisant des notes)* j'ouvre l'histoire et je lis qu'*Ampuse* et *Prothée* inventèrent

la danse chez les Grecs, et que *Bathyle* et *Pylade* l'introduisirent chez les Romains. Les Grecs et les Romains, messieurs, deux peuples dont la sagesse vous est si bien connue : chez ces derniers, je vois danser dans toutes les fêtes publiques et particulières, profanes ou religieuses ; et qui vois-je danser dans ces fêtes mémorables ? qui, messieurs ? *César, Héliogabale, Marc-Antoine, Auguste*, et tant d'autres, messieurs, et tant d'autres.

M. CLOPINEAU.

Eh ! qui vous a dit le contraire.

POUPARDIN.

A la vérité, on veut bien nous permettre le triste menuet... Certes, la faveur est grande : mais, messieurs,

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Quand jadis à Rome on voyait
Danser des héros et des sages,
Ce n'était pas le menuet
Qui charmait ces grands personnages.
Quand sous les murs de Jéricho,
Tout Israël était en marche,
Eh bien, c'était le fandango
Que David dansait devant l'arche.

LES HOMMES.

Le fandango !

POUPARDIN.

Eh oui, c'était le fandango que David dansait devant l'arche.

M. CLOPINEAU.

Je nie le fait.

POUPARDIN.

Je le prouverai, messieurs, je le prouverai : mais qu'est-il besoin de preuves histoques ; voyons la cause dans toute sa simplicité.

AIR : *Vit-on pareil emportement.*

On vous dénonce un innocent,
On vous engage à le proscrire,
Et vous voyez qu'il est absent,
Lorsque contre lui l'on conspire.
Le *fandango*, nouveau venu,
Messieurs, ne vous est pas connu,
Or, s'il ne vous est pas connu,
Qu'en voulez-vous dire ?
Qu'en pouvez-vous dire ?
Je conclus donc qu'il est sensé
Que devant vous il soit dansé.

LES HOMMES.

Dansé !

LES FEMMES.

C'est très-bien dit, il est sensé
Qu'à l'audience il soit dansé.

(Les juges se levent, et vont aux opinions.)

M. CLOPINEAU.

AIR : *Le cœur de mon Annette.*

Danser à l'audience!

POUPARDIN.

Pourquoi pas ?

M. CLOPINEAU.

C'est une absurdité.

POUPARDIN.

Si l'on peut en cadence
Trouver la vérité ;
Eh mais ! oui da,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

LES FEMMES.

Eh mais ! oui da,
Comment trouver du mal à ça ?

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

(Les juges se remettent à leurs places.)

M. PRUDANDIN, *proncant le jugement de l'incident.*

Le tribunal, ouï maître Poupardin, en son plaidoyer, et faisant droit sur ses conclusions, tendantes à ce que le *fandango*, son client,

soit admis à l'audience avant jugement à intervenir ; considérant qu'il est juste et équitable que tout accusé soit préalablement entendu, ordonne qu'à l'instant même, et sans désemparer, ledit *fandango* sera tenu de comparoir devant nous, aux fins d'y être vu, examiné, interrogé, et voir prendre, à son égard, telles mesures que le tribunal avisera bon être.

LES FEMMES.

A la bonne heure.

M. CLOPINEAU.

Mais je représenterai à la cour...

LES FEMMES.

C'est jugé ! c'est jugé.

L'HUISSIER.

Silence, mesdames.

M. PRUDANDIN.

Huissier, introduisez le quidam.

(L'huissier sort.)

LA MÈRE BICHON.

Ah! je vais donc savoir ce que c'est que le *fandango.*

POUPARDIN.

Ah! si les juges étaient connaisseurs.

(L'huissier introduit madame Folignac et Gavotino, qui exécutent le fandango ; le petit prévot est monté sur une table.)

M. CLOPINEAU.

Madame Folignac !

M. PRUDANDIN.

Ma cousine !

LA MÈRE BICHON.

C'est ma foi, vrai.

M. CLOPINEAU.

Elle est tout-à-fait folle !

L'HUISSIER.

Silence, messieurs.

(On danse.)

M. PRUDANDIN.

AIR : *Du Fandango.*

Vu la requête
De ces maris,
Qui se sont mis
Martel en tête,
Plus qu'à Paris,
Et vu la danse
Dont l'innocence
A ramené nos esprits,
La cour ordonne
Qu'en sa personne
Le Fandango soit permis,
Et qu'ayant gagné son procès,
Le Fandango soit désormais,
Pour sa gaîté, reconnu bon français.

LANTARA,

OU

LE PEINTRE AU CABARET,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. PICARD, BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

1809.

La fille de Lantara, peintre célèbre, mais sans fortune, est devenue amoureuse du fils de M. Jacob, riche marchand de tableaux; Lantara voulant, à ce sujet, s'entretenir avec Jacob, lui donne rendez-vous chez le suisse du jardin des Plantes, traiteur.

JACOB.

Bonjour, mon cher Lantara, vous voyez que je suis exact au rendez-vous.

LANTARA.

Je vous en remercie, monsieur Jacob.

JACOB.

De quoi s'agit-il? D'une nouvelle esquisse? d'un nouveau dessin? Et votre grand tableau, quand le finirez-vous? Vous savez comme je traite, comme je sais apprécier le talent, le vôtre sur-tout; je suis le père des artistes.

LANTARA.

Père! souvenez-vous de ce mot là.

JACOB.

Vous dites donc?...

LANTARA.

Que d'abord nous allons déjeûner.

JACOB.

Impossible, je suis venu pour parler d'affaires, comme vous me l'avez marqué, mais non pour déjeûner; j'ai un rendez-vous ici près sur le boulevard, à *l'Arc-en-Ciel*, avec trois de mes confrères. C'est le petit Ducroc qui nous paie une matelote sur un marché que nous lui avons laissé.

LANTARA.

Voilà qui me contrarie beaucoup.

JACOB.

Et moi aussi; mais j'ai le temps de vous entendre: en quoi puis-je vous être utile?

LANTARA.

Monsieur Jacob! mon ami...

JACOB.

Ah! sans doute, je suis votre ami, votre

ami véritable ! Quel est le sujet du dessin que vous voulez me vendre.

LANTARA.

AIR : *De la romance de Fœdor.*

Je viens pour donner, non pour vendre,
Mais promettez-moi d'accepter.

JACOB.

Ce qu'on daigne me présenter,
Je suis toujours prêt à le prendre.

LANTARA.

A monsieur votre fils je veux
Donner ma fille en mariage.

JACOB.

Votre fille !

LANTARA.

Ce n'est pas mon dernier ouvrage,
Mais c'est ce que j'ai fait de mieux.

JACOB.

Ah ça, vous plaisantez ?

LANTARA.

Je parle très-sérieusement ; nos jeunes gens s'aiment.

JACOB.

Qui vous l'a dit ?

LANTARA.

J'ai surpris dans les mains de ma fille, cette lettre de votre fils, qui ne me laisse aucun doute sur leurs sentiments réciproques. Ma fille m'est chère, j'estime votre fils, et je veux bien consentir à leur union.

JACOB.

Mais moi je n'y consens pas du tout.

LANTARA.

Vous m'étonnez, pourquoi?

JACOB.

Pourquoi? ah! monsieur Lantara.

LANTARA.

Quoi?

JACOB.

C'est qu'à parler franchement, la mésalliance serait un peu forte.

LANTARA.

Mésalliance! monsieur le marchand.

JACOB.

Ma foi, monsieur le peintre, le mot m'est échappé; mais il est juste.

LANTARA.

Il vous sied bien, petit brocanteur.

JACOB.

Ne nous fâchons pas, mon cher monsieur Lantara, je ne sais pas quelle dot vous comptez donner à votre fille; mais entre nous...

AIR : *Du vaudeville de Florian.*

Votre mise, du haut en bas,
N'est pas celle de l'opulence.

LANTARA.

J'en conviens; mais n'en parlez pas,
Je vous la dois, mon indigence,
L'enfant des arts est généreux;
Tous les jours le marchand le triche:
Et je serais un peu moins gueux,
Si vous étiez un peu moins riche.

JACOB.

Mais, je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de moi, ni vous, ni vos confrères, et je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LANTARA.

Cela s'entend de reste.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

Avec très-peu d'argent comptant,
Vous nous achetez nos chefs-d'œuvres,
Que par vos adroites manœuvres,
Vous vendez quatre fois autant.

JACOB.

Monsieur, dans l'état que j'exerce
Il faut pour cela être au pair;
Payer très-peu, vendre très-cher,
C'est là tout l'esprit du commerce.

LANTARA.

Il ose en convenir !

JACOB.

Vous dois-je quelque chose ?

LANTARA.

Oui, tu me dois.

AIR : *Voulant, par ses œuvres complètes.*

(De Voltaire chez Ninon.)

Je le dis avec amertume,
J'ai donné mes dessins pour rien ;
Tu me reproches mon costume,
Moi, je te reproche le tien :
A ta fastueuse élégance
J'ai contribué comme un sot ;
Crois-moi, prends ma fille sans dot,
Pour l'acquit de ta conscience.

JACOB.

Monsieur, ma conscience ne m'a jamais rien reproché.

LANTARA.

Ta conscience ne t'a jamais rien dit ?

JACOB.

Non ; du moins je n'ai rien entendu.

LANTARA.

Ah ! tu fais la sourde oreille.

JACOB.

Voulez-vous me faire l'honneur de venir à l'*Arc-en-Ciel*.

LANTARA.

Non.

JACOB.

Nous sommes tous marchands de tableaux, vous serez bien reçu.

LANTARA.

Cruel Jacob ! ton fils... ma fille... l'amour paternel...

JACOB.

Encore !

LANTARA.

AIR : *Ah ! cessez, cessez, mon père.*

Quoi ! sur toi, père insensible,
La nature est sans pouvoir ;
Ton ame reste inflexible :
L'argent seul peut t'émouvoir !

JACOB.

As-tu des dessins à vendre ?

LANTARA.

Esprit trop matériel,
A mes vœux daigne te rendre.

JACOB.

Je me rends à l'Arc-en-Ciel.

LANTARA.

Ah ! j'étais bien fou de croire
Qu'il penserait comme moi ;
Va, tu n'es fait que pour boire
Avec des gens tels que toi.

JACOB.

Va, travaille pour la gloire
Et compte toujours sur moi :
Genre, paysage, histoire ;
J'acheterai tout de toi.

LANTARA.

Va tu n'es fait que pour boire
Avec des gens tels que toi.

JACOB.

Genre, paysage, histoire.
J'acheterai tout de toi.

(Jacob sort.)

Haine aux femmes.



Mon beau Monsieur qu'estce donc que ce petit garçon la.

HAINE AUX FEMMES!

Comédie-Vaudeville,

PAR M. BOUILLY.

1808.

Le colonel Saint-Ernest, trompé par les femmes, leur a juré une haine éternelle. La baronne de Ronsberg entreprend de le faire revenir de sa prévention.

MARCEL *seul, en petit gilet sans manches.*

Ouf... c'est fini... i' n' me reste plus que ces fleurs à arroser... Mais v'là l' soleil levé tout-à-fait, et madame la baronne de Ronsberg n'arrive pas... *(Imitant une voix douce et persuasive.)* « Bon Marcel, me disait-elle hier au « soir, si demain au lever de l'aurore, tu veux « m'introduire dans les jardins de ton maître, « je te promets dix pièces d'or, et la place de « concierge de mon château ... » *(Prenant tout-à-coup un ton vif et impérieux).* « Marcel, « m' répète chaque jour monsieur de Saint- « Ernest, si jamais tu laisses pénétrer ici fille

« ou femme, vieille ou jeune, laide ou belle, « je te chasse à l'instant... » Que résoudre et que faire... Madame la baronne de Ronsberg fait tant de bien dans toute la vallée d' Montmorency ! elle y est si chérie, si respectée !... Son projet, j'en suis sûr, est d' guérir mon maître de c' te haine qu'il porte aux femmes, à toutes les femmes... Faut qu'il en ait été rudement trompé, car dès qu'il tombe sur leur chapitre... Mais il a beau faire, ça n' me corrompra pas.

AIR : *De Doche.*

Haïss' les femmes qui voudra,
Que sur elles glose l'envie,
Moi, j' les défends, et je sens là
Que j' les aim'rai toute la vie.
De qui r'cevons-nous en naissant
La première caresse ?
Qui nous inspire, en grandissant,
D'amour tant douce ivresse ?
Et quand j' sommes sur not' déclin,
Qui sait de not' corps et d' notre ame
Calmer la douleur et l' chagrin ?...
Nous l' savons tous (*bis*), c'est une femme.

Quand ma bonne Hélène existait,
Tous nos jours étaient sans nuages :
Dans la vallée on nous citait

Comme l' modèle des ménages.
Mais v'là qu' par un travers d'esprit,
Q' jamais on n' pourra croire,
Cette chère Hélène entreprit
De m'empêcher de boire.
Voyant ses efforts impuissants,
Un beau jour elle rendit l'ame
Pour terminer nos différends;
Vit-on jamais (*bis*) plus digne femme.

Oui, je soutiens qu' la femme... qu' la femme... est une femme; c'est tout dire : aussi, quand en médit devant moi... *(On entend trois coups de main derrière la porte).* C'est l' signal dont je suis convenu avec madame la Baronne : allons lui ouvrir; mais ne nous engageons à rien avant qu'elle ne m'ait confié son secret, et que je sache quelles sont ses intentions.

LA BARONNE, *entrant avec précaution, introduite par Marcel.*

Il est plus tard que je ne pensais... Ton maître, m'as-tu dit, n'est pas dans l'usage de sortir si matin de son appartement.

MARCEL.

Oh! j'avons du temps; et puis, monsieur de Saint-Ernest sort toujours par ce pavillon, et je l'entendrais venir.

LA BARONNE.

Tu es bien sûr qu'aucun domestique ne pourra nous surprendre?

MARCEL.

Moi, qui suis à-la-fois concierge et valet-de-chambre ; plus un vieux cuisinier qui jamais ne sort que pour aller au cabaret : voilà tout ce qui compose notre maison. Oh ! nous vivons dans une réforme !...

LA BARONNE.

La voilà donc cette retraite inaccessible où s'enterre vivant un jeune colonel... *(avec ame)* qui paraît aimable, et dont l'unique occupation est de maudire les femmes et de bouder l'amour... En effet, tout offre ici l'emblême du ressentiment le plus profond... *(Lisant l'inscription au bas de la statue de l'Amour.)* D'UNE MAIN IL CARESSE, ET DE L'AUTRE IL DÉCHIRE.

MARCEL.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare.*

C'est près de c' beau poupon q' mon maître
Contre vous tout' s' met en fureur :
Aussi voit-on que l' petit traître,
Cache l'épine sous la fleur.

LA BARONNE.

De cette épine menaçante,
Sans peine on peut se garantir ;
Il ne s'agit que de choisir
Parmi les fleurs qu'Amour présente.

(Désignant le groupe auprès du bosquet.) Ici,

Dalila coupe les cheveux de Samson, endormi sur ses genoux .. *(Lisant l'inscription.)* CONFIANCE TRAHIE PAR L'AMOUR.

MARCEL, *gaîment.*

AIR : *Mon père était pot.*

C'te femm' là n'eut pas si grand tort
D' venger un' telle injure :
Qui près d' sa maîtresse s'endort,
Risque d' changer d' coëffure :
Je n' m'étonne plus
D' voir tous ces titus,
A la mode fidèles ;
C'est qu'on les aura
Punis comm' çà
D' dormir aux g'noux d' leux belles.

LA BARONNE.

Il paraît que ton maître n'a voulu laisser échapper aucun fait, aucune anecdote...

MARCEL.

Bon, vous ne voyez rien : il en a rempli les jardins, la galerie, et jusqu'à son appartement... Mais laissons là sa folie, et r'venons au motif qui vous amène. Vous m'avez promis d' l'or pour vous faire entrer dans c't' hermitage ? *(La Baronne lui offre une bourse, il la refuse.)* C' n'est pas l'or qui m' séduit. Veuf, sans enfants, et avec un maître comme monsieur

de Saint-Ernest, j' n'avons besoin de rien. Mais, morgué! vous avez un' façon de d'mander les choses... une figure si peu faite aux r'fus... et puis c'te vénération qu'on vous porte dans toute la vallée... tant y' a que je m' suis laissé corrompre... (*sourire de la Baronne.*) oui, madame, corrompre; car enfin, j' trahis mon maître en vous introduisant ici : mais si, comme je l' soupçonne, vous n'avez que d' bonnes intentions, je n' m'en r'pentirai pas.

LA BARONNE.

Tu vas tout savoir, et jugeras ensuite si j'ai des droits à ton zèle, et sur-tout à ta discrétion... Élevée en France, jusqu'au moment où je fus unie à un prince allemand, j'habitais la ville de Mulhdorf, qui, dans les dernières guerres, encourut, par une résistance opiniâtre, les malheurs d'un siége. Veuve depuis un an à cette époque, je fus, ainsi que toute ma famille, exposée à la juste vengeance de l'ennemi. Déja notre hôtel était investi de toutes parts, et nous allions être victimes de la fureur du soldat, quand tout-à-coup...

AIR : *Du pas redoublé.*

Un Français, un jeune officier,
Perce les rangs, s'élance,
De son corps fait un bouclier

A la faible innocence :
« Battons, dit-il, nos ennemis,
« Et déjouons leurs trames;
« Mais épargnons, ô! mes amis,
« Les enfants et les femmes. »

MARCEL.

J' les r'connais ben là : terribles dans l'attaque ; doux et compatissants après la victoire; et toujours gais, sarpejeu, toujours gais.

LA BARONNE.

Même air.

Au milieu de tout ce cahos,
Interdite, attendrie,
Je veux rendre grace au héros
Qui m'a sauvé la vie;
Mais conduit par l'humanité,
Ce Français intrépide,
Fuit avec la rapidité
De l'aigle qui le guide.

L'héroïsme de cet officier, la noblesse de ses traits, sa touchante modestie, tout fit sur mon ame une impression... Enfin, la paix fut conclue. Je vins à Paris pour m'informer de mon libérateur, et lui offrir, s'il en était digne, ma fortune et ma main : j'appris bientôt que

livré à toute la fougue des passions, il compromettait chaque jour son nom, ses services, son honneur. Je renonçai dès-lors au projet qu'avait dicté la reconnaissance, et que si facilement eût approuvé l'amour. Mais, chaque fois que Saint-Ernest se présentait à mes regards, j'éprouvais une émotion que je ne pouvais vaincre. Je quittai Paris; j'achetai cette terre dont le parc touche aux murs de ces jardins, et là j'essayai de me distraire d'un sentiment invincible, par le calme de la solitude, et les charmes de la bienfaisance.

MARCEL.

Tout ça, c'est fort ben; mais quand l' cœur est pris...

LA BARONNE.

J'apprends bientôt que Saint-Ernest a quitté Paris ainsi que moi; que, ruiné par des dettes usuraires; trahi, calomnié auprès de ses chefs; en un mot, privé de l'honneur de commander son régiment, il avait fait ses adieux au monde, juré aux femmes une haine éternelle, et s'était renfermé dans cette solitude, où il projette d'enfouir ses talents, sa jeunesse, et peut-être un cœur encore fait pour aimer... l'espoir alors renaît dans mon ame; si j'ai fui mon libérateur heureux et brillant, puis-je l'abandonner quand il est malheureux?... Oh! si ce retour sur lui-même pouvait être sincère!... *(à Marcel.)* tu peux seul m'aider à m'en con-

vaincre. Ce n'est point assez de m'avoir amenée dans ces lieux, il faut que je puisse voir ton maître, lui parler, étudier son cœur...

MARCEL.

Pas possible, madame la Baronne, pas possible. S'il savait tant seulement qu' vous avez passé l' seuil de c'te p'tite porte verte, il me chasserait sans pitié.

LA BARONNE.

Ce n'est point non plus sous cet habit que je prétends me montrer à ses yeux, mais sous celui d'une jeune villageoise, gauche et novice...

MARCEL.

Mon maître n' vous r'connaîtrait pas, ça c'est sûr.. mais vous n'en seriez pas moins c' que vous êtes... et faire paraître une femme devant monsieur de Saint-Ernest...

LA BARONNE.

Il faut le forcer d'y consentir.

MARCEL.

Par quel moyen ?

LA BARONNE, *réfléchissant.*

Ne pourrais-tu pas me présenter... comme une orpheline... ta nièce... ta filleule, qui n'a que toi pour appui ?

MARCEL.

Justement, j'ai perdu l' mois dernier, en Normandie, un' sœur que je r'gretterai longtemps.

LA BARONNE.

Saint-Ernest t'aime ; il a de toi un besoin indispensable ; il faut le menacer de le quitter, s'il ne te permet pas d'avoir cette orpheline auprès de toi.

MARCEL.

C'est fort ben ; mais s'il allait me prendre au mot ?

LA BARONNE.

Je t'offre la place de concierge de mon château, et le double de tes gages.

MARCEL.

Je vous ai déja dit que l'intérêt ne faisait rien sur moi.

LA BARONNE, *avec élan.*

Eh ! bien, que le bonheur de ton maître te guide seul dans cette circonstance ! *(D'un ton marqué.)* J'ai des amis puissants... Je ne puis m'expliquer davantage... Une fortune considérable qui rétablira la sienne. Je rends à la société un homme aimable, à l'état un officier distingué ; j'acquitte la dette de mon cœur ; je venge mon sexe d'une haine générale, dont toute femme d'honneur doit être blessée ; et je t'assure à toi, unique dépositaire de tous mes secrets, *(lui serrant les mains)* mon amitié pour la vie et l'honorable emploi de répandre un jour dans cette vallée tout le bien que je me propose d'y faire.

MARCEL, *ému.*

C'est fini j' suis rendu... Qui diable vous résisterait?... Oh! si vous faites c't' effet là sur mon maître, j' vous l' garantis guéri avant qu'il soit peu d' temps.

LA BELLE AU BOIS DORMANT,

Féerie-Vaudeville,

PAR MM. BOUILLY ET DUMERSAN.

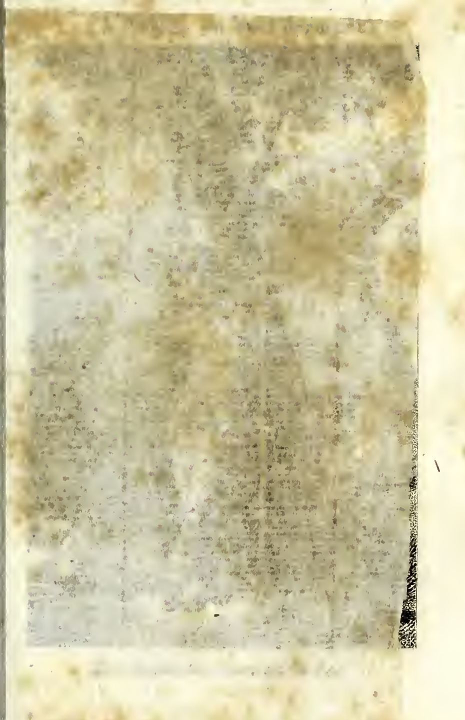
1811.

Cent ans sont révolus depuis que Blanche de Gasseras s'est endormie ; l'époque de son réveil étant arrivée, Gérard, chevalier destiné à faire cesser l'enchantement, arrive, avec la chasse d'un Châtelain, près du castel de la belle Blanche : le récit de la singulière aventure de cette dame le décide à y mettre fin, et à pénétrer dans ce séjour enchanté.

CHOEUR.

AIR : *Des deux Journées.*

Jeunes fillettes,
Et bergerettes
De ces hameaux,



[illegible] BELL[illegible]

[illegible]OIS DORM[illegible]

[illegible]e-Vaudev[illegible]

P[illegible] MM. [illegible] ET [illegible]

[illegible]1811.

Cen[illegible]
se[illegible]
é[illegible]
c[illegible]
Ch[illegible]
re[illegible]
le [illegible]
sé[illegible]

[illegible]

[illegible] *Des [illegible]*

J[illegible]nes [illegible]
[illegible] bergerettes
[illegible] ces hame[illegible]

La Belle au bois dormant.



Mon Galoubet, mon Galoubet.

Viennent pour rendre hommage
Au Châtelain de c' village,
Au bienfaiteur (*bis*) de ses vassaux.

UNE PASTOURELLE.

Monseigneur, permettez qu'au nom de toutes mes compagnes, j' vous présentions c'bouquet; chacune de nous y a mis sa fleur.

LE CHATELAIN.

Je ne m'étonne pas qu'il soit aussi joli.

GÉRARD.

Le charmant grouppe! que j'aurais de plaisir à le retracer sous mes crayons!

AMÉLIE.

Eh bien! Saint-Léon, vous n'acceptez pas avec nous quelques-uns de ces fruits?

LE CHATELAIN.

Oh! dès qu'il entend des chants villageois, ou qu'il voit paraître de jeunes pastourelles, sa tête romanesque...

GÉRARD.

Je ne m'en défends pas; ces chants d'une expression si vraie, ces tableaux naturels, font sur mon imagination un effet que j'aurais peine à dépeindre.

AIR : *Oui si j'admire un moment le parterre.*
(Du Pélerin et le Roi.)

Ce fut toujours de la simple nature
Que l'art brillant emprunta ses attraits;

J'admire autant un dôme de verdure
Que les lambris du plus riche palais.
L'œil qu'éblouit un fastueux délire
Suit les contours d'un modeste corset;
Si je tressaille aux accords d'une lyre,
Je suis heureux au son du galoubet.

BERTRAND.

Ah! vous aimez le galoubet, sire troubadour! si vous saviez comme j'en pince!

LE CHATELAIN.

Quoi! vraiment?

BERTRAND.

Demandez plutôt à ces jeunesses que v'là; c'est moi qui, tous les dimanches, les fait sautiller, frétiller sous le feuillage.

AMÉLIE.

Ah! tu es le ménestrel du canton!

BERTRAND.

Oui, j' les divartis pas mal.

LA PASTOURELLE.

Oh! il est ben jovial, allez, monseigneur, faut sur-tout l'entendre chanter de ces vieilles histoires...

BERTRAND.

Oui, qu' ça vous fait un' peur, qu' ça vous amuse tant!...

GÉRARD.

Sans doute quelques anciennes traditions du pays?

ALINE.

Il en est une sur-tout qu'il chante à merveille; c'est le récit touchant et véritable de l'aventure de la Belle au bois dormant.

AMÉLIE.

J'en ai beaucoup entendu parler.

LE CHATELAIN, *riant.*

Ah! ah! ah! c'est un vieux conte que l'on a fait autrefois dans le pays sur une de mes grand' tantes; on la nommait, je crois...

ALINE.

Blanche de Gasseras.

LE CHATELAIN.

Vous savez cela, bonne vieille?

ALINE.

Je l'ai connue, cette chère et belle enfant.

AMÉLIE, *riant aux éclats.*

Vous l'avez connue? ah, ah, ah!

BERTRAND.

Puisqu'a dit qu'elle a joué à la fossette avec le grand père de mon père.

GÉRARD.

N'en riez pas... Il y a toujours dans ces fabliaux de village quelques vérités à saisir.... Contez-nous, bonne mère, contez-nous cette histoire.

BERTRAND.

Ça ne s' conte pas, ça se chante. C'est la mère Aline qui me l'a apprise; all' sait comme

ça un tas de vieilles chansons dont elle nous régale à la veillée.

LE CHATELAIN.

Parbleu ! je suis curieux de l'entendre.

AMÉLIE.

Et moi aussi.

ALINE.

Eh bien ! chante, Bertrand, chante. (*A part.*) Voyons l'effet que cela produira sur ce troubadour.

BERTRAND.

AIR : *De Doche.*

Il était un' fois un' princesse
Qui s' blessa la main d'un fuseau ;
V'là ses parents dans la tristesse,
Ça d'vait la conduire au tombeau.
Une fée, à leurs pleurs sensible,
Adoucit cet arrêt terrible,
Et dit, d' sa mort c' n'est pas l' moment.
Cessez noble famille,
De pleurer votre fille,
A r'viendra, mais en attendant
Ce s'ra la Belle, la Belle au bois dormant (*bis*).

Il faut, ajouta la mégère,
Si l'on veut qu'all' s'éveille un jour,
Qu' ce soit par la main tutélaire

D'un chevalier, d'un troubadour !

(Mouvement de Gérard, remarqué par Aline.)

Mais il perdra toute chevance,
S'il ne joint pas à la vaillance,
Cœur franc, loyal, amour constant.
Où trouver ce miracle ?...
Ah ! d'après cet oracle,
Long-temps encore, assurément,
Ce s'ra la Belle, la Belle au bois dormant (*bis*).

ALINE.

Aussi voilà... oui voilà cent ans révolus qu'elle dort dans le château dont les tourelles s'élèvent au milieu de cette forêt impénétrable. Cette aventure arriva en 1352, sous le règne du roi Jean.

LE CHATELAIN, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! ce sont bien là des contes de grand' mère.

AMÉLIE, *riant aussi.*

Que j'aurais de plaisir à voir mon arrière-grand' tante.

LE CHATELAIN.

A son âge, avec son expérience, elle serait un excellent mentor, et pourrait sauver *(frappant sur son ventre)* un petit neveu tel que moi, des égarements de la jeunesse.

ALINE, *regardant Gérard.*

Elle doit se réveiller avec toute sa fraî-

cheur et sa beauté. *(A part.)* Cela paraît l'occuper vivement.

AMÉLIE, *riant.*

Une beauté de cent ans! que cela doit être respectable!

LE CHATELAIN.

Et, pendant quelle a dormi si paisiblement, mes ancêtres et moi avons joui de tous ses biens. Diable! s'il fallait lui en rendre compte!

GÉRARD.

On assure cependant que ce château, qui en fait partie, n'a jamais été habité depuis cette époque.

LE CHATELAIN.

C'est vrai; mais que faire d'un vieux castel abandonné... Parbleu! pour faire cesser tous ces contes de village, je veux pousser ma chasse jusqu'au château.

(Tous les villageois font un mouvement de frayeur.)

BERTRAND.

Ah! mon bon seigneur! ne vous en avisez pas, tout y serait avalé par les lutins, vos chiens, vos chevaux, toute votre compagnie.

LE CHATELAIN.

Ah! je ne crains pas les lutins, moi.

BERTRAND.

De vous-même, mon gros signeur, ils n'en ferions qu'une bouchée.

Les Pages du Duc de Vendôme



Un Page aimait la jeune Adèle.

LES PAGES
DU DUC DE VENDOME,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN.

1807.

Victor, l'un des pages du duc de Vendôme, rencontre le brave Marimon, son père.

VICTOR.

Eh ! c'est mon père.

MARIMON, *embrassant Victor.*

Pardon, messieurs, la nature... Mille bombes ! comme tu sens la poudre à canon, embrasse-moi encore.

VICTOR.

Ma foi ! mon père, c'est que nous y étions.

MARIMON.

Je vous ai vu, monsieur, vous, et votre frère ; et vous vous exposiez beaucoup plus qu'il ne convient à deux étourdis de votre âge.

VICTOR.

Bah ! ne faut-il pas faire son chemin ?

MARIMON.

Sans doute, mais avec prudence, et modération. *(A part.)* Il faut le retenir ou je le perdrais.

VICTOR, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! la prudence !

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Voilà bien le mot ordinaire :
Que de gens on voit en effet,
En amour ainsi qu'à la guerre,
Arriver lorsque tout est fait.
Mais ce n'est pas mon caractère,
Et je vous le dis sans détour :
J'aime en guerre, comme en amour,
A trouver quelque chose à faire.

MARIMON, *à part.*

Il est charmant ! *(Haut.)* Mais, monsieur, on ne se jette pas tout seul au-devant d'une batterie.

VICTOR.

Eh! qu'y a-t-il à craindre ?

MARIMON.

Comment ! ce qu'il y a à craindre ?

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

Du canon l'horrible secousse.

VICTOR.

C'est ce qui nous fait avancer.

MARIMON.

Les balles ?

VICTOR.

C'est ce qui nous pousse.

MARIMON.

La bayonnette ?

VICTOR.

Fait percer.

MARIMON.

Mais les bombes ?

VICTOR.

On les évite.

MARIMON.

Et si sur vous tombent leurs feux ?

VICTOR.

Eh bien ! mon père, on meurt plus vîte.

MARIMON.

Oh ! comme il est ambitieux !

VICTOR.

Oui, mon père, et vos craintes ne me feront jamais changer d'avis.

AIR : *De la ronde.*

En guerre ces aventures
Servent à désennuyer ;
Les coups de feu, les blessures,
Sont les roses du métier.
Sans la peine où l'on se livre,
Vraîment on n'y tiendrait pas :
Et ce qui nous y fait vivre
C'est l'espoir d'un beau trépas.

MARIMON.

Vous verrez, messieurs, que ce petit drôle sera général avant moi.

VICTOR.

Eh bien ! mon père, tant mieux pour vous : je vous ferai mon aide-de-camp : je supprimerai les arrêts, les chambres de discipline ; je paierai les dettes des pages, et ils se marieront quand ils voudront.

MARIMON.

Comment ! comment ! ils se marieront ? Est-ce que par hasard vous auriez quelque amour dans la tête ?

VICTOR.

Ah ! mon dieu, non, mon père, je vous réponds de ma tête.

MARIMON.

A la bonne heure. M. de Vendôme vous

accorde six heures de repos dans ce village, tâchez d'en profiter.

VICTOR.

Je viens ici tout exprès.

MARIMON.

Et moi, pour me délasser aussi, je vais tâcher de débusquer le colonel Stanhope, du château de Bormida. Adieu, mon enfant : rejoignez vos camarades, et passez une nuit tranquille, si vous le pouvez.

AIR : *Du pas de charge.*

Ici ne faites point de bruit,
Ne forcez point de grille,
Du voisin ménagez le fruit,
Et la femme et la fille.
Le jour, buvez, chantez, aimez,
Puisque vous êtes pages :
Mais du moins lorsque vous dormez,
Mes amis, soyez sages.

PARTIE CARRÉE,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. THÉAULON ET A. DARTOIS.

1810.

Valmont, amant de mademoiselle Gernance, feint, aux yeux de son neveu, de la détester, pour éloigner ce jeune homme de la maison de sa maîtresse et l'empêcher de devenir amoureux de la nièce de mademoiselle Gernance; mais Eugène est épris de Camille à l'insu de son oncle, et il est caché par la nièce dans un des pavillons du jardin, tandis que son oncle est caché dans l'autre, par la tante.

VALMONT, *à la fenêtre de son pavillon.*

AIR : *De la walse du Pauvre Diable.*

En vérité je ne suis guères sage,
Et ce serait avec justes raisons,
Qu'en me voyant en ces lieux à mon âge,
On me croirait aux petites maisons.

EUGÈNE, *à la fenêtre de son pavillon, et tenant une clef à la main.*

Je voudrais bien finir mon esclavage,
Mais pour cela prenons bien notre temps;
Il est cruel de rester dans la cage
Lorsqu'en ses mains on a la clef des champs.

ENSEMBLE.

En vérité, je ne suis guères sage,
Et l'on a dit avec justes raisons,
Que les amants de tout rang, de tout âge,
Sont du gibier des petites-maisons.

EUGÈNE.

Tandis qu'ici le neveu fait des siennes,
L'oncle à Paris met en lui son espoir.

VALMONT.

Tandis qu'ici l'oncle fait des fredaines,
Le neveu sage est tout à son devoir.

ENSEMBLE.

En vérité je ne suis guères sage, *etc.*

VALMONT.

Voyons si mademoiselle Gernance revient.

EUGÈNE.

Hasardons-nous à sortir.

(Ils entr'ouvrent chacun la porte de leur pavillon et s'aperçoivent en même temps.)

ENSEMBLE.

Que vois-je ?

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

Je ne reviens pas de ma surprise !
Est-ce bien là mon neveu / oncle vraîment ?
N'est-ce pas un songe, une méprise ?
N'est-ce pas un enchantement ?

VALMONT.

Voilà comme à votre obéissance
On peut, mon neveu, se fier.

EUGÈNE, *malignement.*

Avec mademoiselle Gernance
Je viens vous reconcilier.

ENSEMBLE.

Je ne reviens pas de ma surprise, *etc.*

VALMONT.

Monsieur mon neveu, je suis très-étonné de vous rencontrer ici.

EUGÈNE.

Je vous jure, mon oncle, que je ne vous y attendais pas.

VALMONT, *à part.*

Je vois ce que c'est... Il en veut à la nièce.

EUGÈNE, *à part.*

Il en veut à la tante, c'est clair.

VALMONT.

Vous allez me dire depuis quand, comment, et pourquoi vous êtes ici malgré ma défense ?

EUGÈNE.

Oui, mon oncle... Mais comment se fait-il que vous y soyez, malgré votre haine pour mademoiselle Gernance ?

VALMONT, *à part.*

Parbleu ! je veux un peu rabattre le ton d'assurance qu'il se donne.

EUGÈNE, *à part.*

Il se consulte, il va me faire un conte.

VALMONT.

Vous saurez d'abord, monsieur, que j'ai résolu de me marier.

EUGÈNE.

Je vous félicite mon oncle !... Vous voilà dans la voie du salut.

VALMONT.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?

EUGÈNE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Autrefois quand dans sa jeunesse
On tombait dans l'égarement,
Par repentir, dans sa vieillesse,
On se jetait dans un couvent.
Vous avez joui du bel âge,

Et vous sentant devenir vieux,
Vous vous faites mari, je gage,
Comme l'on se faisait chartreux.

VALMONT.

Laissez-là vos mauvaises plaisanteries, et écoutez-moi. Je viens de perdre mon procès.

EUGÈNE.

C'est assez vraisemblable, la cause était bonne.

VALMONT.

Je perds avec lui dix mille livres de rente, et je n'ai vu d'autre moyen de réparer cette brêche faite à ma fortune, que de prendre une femme; en conséquence, mon premier soin, en arrivant, a été de venir trouver mademoiselle Gernance, et de me reconcilier avec elle.

EUGÈNE.

Bravo! mon oncle! mademoiselle Gernance a mille qualités.

AIR : *Du vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Elle est déja sur son déclin,
Mais elle est encore agréable;
Elle est bonne, sensible, enfin
C'est une femme fort aimable.

VALMONT.

Ces traits là ne sont point flattés,

Mon cher neveu, je le confesse,
La tante a mille qualités...
C'est pourquoi j'épouse sa nièce.

EUGÈNE.

Sa nièce !

VALMONT.

Oui, sa nièce !... Mademoiselle Gernance me l'a accordée, et dès demain...

EUGÈNE, *à part.*

Un prétendu ne se cache pas ; mon oncle se cachait, donc mon oncle me trompe.

VALMONT, *à part.*

Il est confondu.

EUGÈNE, *à part.*

Je vais savoir la vérité.

VALMONT.

Qu'avez-vous donc, mon neveu ? Ma prétendue vous paraîtrait-elle trop jeune ? Blâmeriez-vous mon choix ?

EUGÈNE.

Moi, mon oncle !

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

Ah ! bien loin que mon cœur vous blâme,
Il vous approuve, et je soutiens
Qu'ici-bas une jeune femme
Est pour nous le premier des biens.
Elle embellit nos destinées,

Et chacun sait qu'en ce pays,
Moins l'épouse compte d'années,
Plus le mari compte d'amis.

VALMONT, *à part.*

Il le prend en plaisantant; me serais-je trompé?

EUGÈNE.

Une seule chose m'étonne... Vous me parlez d'une nièce, et j'ai cru jusqu'à présent que mademoiselle Gernance vivait seule dans cette campagne?..Vous me l'aviez dit vous-même!... Ah! elle est peut-être encore à la pension.

VALMONT.

Comment! vous ne connaissez pas cette nièce?... Est-ce que vous seriez ici pour mademoiselle Gernance, par hasard?

EUGÈNE.

Je vous dois la vérité; oui, mon oncle, c'est mademoiselle Gernance qui me retient ici. *(A part.)* Je ne ments pas, puisque c'est elle qui a fermé la porte à double tour.

VALMONT, *à part.*

En voici bien d'un autre! *(Haut.)* Est-ce que vous aimeriez mademoiselle Gernance?

EUGÈNE.

Vous ne vous en faites pas d'idée, mon oncle.

VALMONT.

Oh! oh!... Et mademoiselle Gernance vous aimerait-elle?

EUGÈNE.

Comme je l'aime.

VALMONT, *à part.*

Je ne m'étonne plus si elle s'opposait à son départ.

EUGÈNE, *malignement.*

(A part.) Je le tiens. *(Haut.)* Qu'avez-vous donc, mon oncle ? Trouveriez-vous ma prétendue trop âgée ? Blâmeriez-vous mon choix ?

VALMONT.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Oui, j'ai tout lieu de m'étonner
D'une semblable maladresse,
A vingt ans vouloir me donner
Une vieille tante pour nièce !

EUGÈNE.

Afin de vous mieux étonner,
Songez, mon oncle, qu'à cinquante,
Vous êtes prêt à me donner
Une jeune nièce pour tante.

D'ailleurs, la fortune considérable de mademoiselle Gernance...

VALMONT.

Et, y a-t-il long-temps que vous la voyez?

EUGÈNE.

Dix jours, mon oncle.

VALMONT, *à part.*

Dix jours... *(Haut.)* Et lui avez-vous déclaré votre amour ?

EUGÈNE.

Pas précisément, mon oncle. *(A part.)* Je le crois bien, je ne lui ai jamais parlé.

VALMONT, *à part.*

C'est du moins quelque chose. *(Haut.)* Mais j'entends quelqu'un ... C'est mademoiselle Gernance; restez-là, mon neveu. *(A part.)* Je veux jouir de l'embarras de la perfide.

EUGÈNE.

Comment ?

VALMONT.

Oui, restez-là, et attendez mademoiselle Gernance.

EUGÈNE.

Mais, mon oncle...

VALMONT.

Je vous l'ordonne.

(Il entre dans le pavillon, et se met à la fenêtre.)

Les deux Edmon.



Mon Colonel.

LES DEUX EDMON,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

1811.

Le colonel Saint-Elme, obligé de se cacher pour une affaire d'honneur, obtient, par l'entremise de Remi, son homme d'affaires, de passer aux yeux du village, dont il est le nouveau seigneur, pour Edmon, soldat dans son régiment, neveu du fermier Germain; celui-ci se repent d'avoir consenti à ce stratagême, parce qu'il croit son prétendu neveu amoureux de Germaine, sa femme, tandis que Saint-Elme est réellement amoureux d'une jeune demoiselle qui habite ce village, et dont il s'est fait aimer sous le costume du soldat Edmon. Les choses en sont là, lorsque le véritable Edmon revient au village pour revoir son oncle.

(Prélude de l'air suivant.)

REMI, *seul.*

Qu'entends-je? *(Il regarde et jette les yeux vers le coteau.)* Un soldat du régiment de monsieur le comte!

EDMON, *qu'on ne voit pas encore, il est un peu gris.*

AIR : *Vaudeville de Fanchon.*

Le brave militaire
Est en paix comme en guerre,
Sans souci, sans chagrin;
Jamais dans sa mémoire
Il ne conserve qu'un refrain :
C'est le vin et la gloire,
C'est la gloire et le vin.

REMI, *à part.*

Oui, vraiment, c'est son uniforme.

EDMON, *paraissant.*

Ah! serviteur, camarade; vous avez l'air d'un brave homme, et vous allez d'abord me dire si je suis enfin au village de Grand-Bois?

REMI.

Oui, mon ami, vous y êtes.

EDMON.

Le ciel en soit loué; j'ai cru que je n'arriverais jamais.

REMI.

Il y a long-temps que vous êtes en route?

EDMON.

Quinze grands jours.

REMI.

Diantre! vous venez donc de bien loin?

EDMON.

De trente lieues d'ici.

REMI.

Ah! vous avez fait trente lieues en quinze jours?

EDMON.

Tout autant. C'est que je ne marche pas comme un autre, moi; ça me divertit, la route.

RONDEAU.

AIR : *De Doche.*

A voyager je passerais ma vie,
Rien n'est pour moi plus amusant,
Quand je trouve chemin faisant
Bonne auberge et fille jolie.
Dès le matin
Je pars l'ame contente,
Le cœur joyeux, le front serein;
J'ai le projet d'aller grand train,
Mais un cabaret se présente...
Holà! garçon... Il faut goûter le vin,
Et dire un mot à la servante.
Depuis l'instant de mon départ,
Ainsi, je sais prendre courage;
Toujours dispos, toujours gaillard,
Gaîment je charme le voyage,
Et j'arrive tôt ou tard.

A voyager je passerais ma vie, *etc.*

REMI.

Il paraît que vous ne vous ennuyez pas?

EDMON.

Moi, m'ennuyer!. . pas si bête! A présent que je suis sûr d'être ici, donnez-moi des nouvelles de mon oncle.

REMI.

Ah! vous avez un oncle dans le pays?

EDMON.

Certainement, que j'ai un oncle, et une tante qui est bien gentille, à ce qu'on dit, car je n'ai jamais vu ni l'un ni l'autre.

REMI.

Ah! mon dieu! est-ce que ce serait... Comment s'appelle-t-il, votre oncle?

EDMON.

Parbleu! il s'appelle Germain.

REMI, *à part.*

C'est lui, c'est le véritable Edmon.

EDMON.

Fermier de la ferme du château.

REMI, *à part.*

O ciel! quel embarras pour mon maître?

EDMON.

Vous le connaissez?

REMI.

Un peu.

EDMON.

Est-ce un bon vivant?

REMI.

Oui, oui... *(A part.)* Voilà monsieur le comte forcé de se faire connaître.

EDMON.

Vous allez donc m'enseigner...

ÉLOI, *un fouet à la main.*

AIR : *De la Galopade.*

Le ch'val, la charette et moi,
J' somm' prêts à nous mettre en route,
Et j' vous garantis qu'Éloi
Remplira ben son emploi.
Pour la sûr'té du vin, j' croi,
Qu' sur moi vous n'avez pas d' doute.
En ch'min j'boirais plutôt d' l'eau
Que de percer le tonneau.

REMI, *à Eloi.*

Tiens, tu donneras ce billet-là à Bertrand, et tu chargeras deux pièces de vin, de son meilleur.

ÉLOI.

De son meilleur, c'est entendu.

REMI.

Et tu le goûteras.

ÉLOI.

Et je le goûterai.

EDMON, *arrêtant Éloi.*

Un moment. *(A Remi.)* Ventrebleu! vous êtes encore un homme d'esprit, vous.

REMI.

Hein ?

EDMON.

Comment, vous envoyez ce blanc bec-là goûter du vin! Est-ce que ça s'y connaît? Est-ce que ça peut s'y connaître? Je vous le demande !

ÉLOI.

Ah! dame, pas beaucoup encore, mais quoiqu' ça...

EDMON.

Vous l'entendez.

REMI, *à part.*

Parbleu! sa réflexion me fait naître une bonne idée... oui... excellent moyen de l'éloigner. *(Haut.)* Dites donc, monsieur le soldat, vous paraissez un bon enfant, et je vous crois obligeant.

EDMON.

Quand je le peux, c'est mon devoir.

REMI.

Si vous n'étiez pas si fatigué, je vous prierais d'aller me goûter ce vin-là.

EDMON.

Moi, fatigué! jamais quand il s'agit de rendre service.

ÉLOI.

C'est qu'il y a un peu loin d'ici. Vous me direz, monsieur pourra monter sur la cariole.

EDMON.

Non pas en allant; en revenant, nous verrons.

REMI.

C'est qu'il faut partir tout de suite.

EDMON.

A l'instant. J'embrasserai mon oncle et ma tante un peu plus tard. C'est égal, je ne les connais pas... Ça n'y fera ni froid, ni chaud.

REMI, *bas a Éloi.*

Arrange-toi pour revenir demain. Voilà pour payer ta dépense, et garde-toi de dire à ce soldat que Germain a son neveu chez lui.

ÉLOI.

Oui, monsieur.

EDMON.

Allons, cadet, en avant, mon fils.

ÉLOI.

J'allons prendre la charrette au bout de la ruelle.

EDMON.

Sans adieu, papa.

REMI.

Ah! ça, je m'en rapporte à vous.

EDMON.

Soyez tranquille.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

En fait de vin je suis vraiment
Le plus gourmet du régiment;

Eh ! morbleu ! j'en fais gloire :
C'est qu'il faut qu'un marchand de vin
Se lève un peu de grand matin,
S'il veut m'en faire accroire.
Le vôtre fût-il un fripon
Du fripon mon goût vous répond,
Car pour savoir si le vin est bon,
Je vous promets d'en boire.

REMI.

Oui, pour savoir si le vin est bon,
Je vous charge d'en boire.

ÉLOI.

Oui, pour savoir si le vin est bon,
J' crois bien qu'il en va boire.

EDMON.

Car pour savoir si le vin est bon,
Je vous promets d'en boire.

. . . .

VAUDEVILLE.

AIR : *De Doche.*

GERMAINE.

Maris bourrus, quinteux, bizarres,
Curieux, tracassiers, avares,
Maris inquiets et jaloux,
Déguisez-vous.
Époux généreux, bonnes ames,

Qui vous confiez à vos femmes,
Et ne suivez jamais leurs pas,
Ne vous déguisez pas.

GERMAIN.

Femmes revêches, exigeantes,
Qui toujours aigres et méchantes,
Grondez valets, enfants, époux,
Déguisez-vous.
Femmes dont le cœur est sensible,
Dont l'humeur égale et paisible
Fixe les plaisirs sur vos pas,
Ne vous déguisez pas.

MADAME DELMARE.

Envieux à l'œil sombre et triste,
Dur usurier, froid égoïste,
Votre aspect seul déplaît à tous,
Déguisez-vous.
Vous de qui la douce obligeance
Court au-devant de l'indigence,
Dussiez-vous faire des ingrats,
Ne vous déguisez pas.

SAINT-ELME.

Vous à qui l'art est nécessaire,
Vieilles qui voulez encor plaire,
Et même faire des jaloux,
Déguisez-vous.

Vous qui tenez de la nature
Le charme de votre parure,
Belles, riches de vos apppas,
Ne vous déguisez pas.

CLARA.

Vous qui tourmentez vos familles,
Mères jalouses de vos filles,
Vous qu'on voit sans cesse en courroux,
Déguisez-vous.
Mères qui, pleines de tendresse,
Vers le bonheur et la sagesse
De vos enfants guidez les pas,
Ne vous déguisez pas.

REMI.

Riches, qui craignez la dépense,
Et qui tenez en surveillance
De bons intendauts comme nous,
Déguisez-vous.
Grands seigneurs, gros millionnaires,
Chez qui toujours l'homme d'affaires
S'arrondit, devient gros et gras,
Ne vous déguisez pas.

LE BAILLI.

Avares, qui ne voulant faire
Ni bon accueil ni bonne chère,

Vivez pour mettre sous sur sous,
Déguisez-vous.
Vous qui menez joyeuse vie,
Si vous avez l'aimable envie
De m'admettre à vos grands repas,
Ne vous déguisez pas.

EDMON.

Vins de Surène, vins de Brie,
Vins de Beauce, de Normandie,
Vins du crû toujours aigre-doux,
Déguisez-vous.
Vins de Bordeaux, vins de Champagne,
Vins de Bourgogne, vins d'Espagne,
Vins forts, vins fins, vins délicats,
Ne vous déguisez pas.

GERMAINE, *au public.*

Malgré nos efforts pour vous plaire,
Si la critique trop sévère
Vous arme aujourd'hui contre nous,
Déguisez-vous.
Mais si ce soir la bienveillance
Vous porte à l'excès d'indulgence,
Pour applaudir du haut en bas,
Ne vous déguisez pas.

JEANNE D'ARC,

OU

LE SIÉGE D'ORLÉANS,

Fait historique mêlé de Vaudevilles,

PAR MM. DIEULAFOI ET GERSIN.

1812.

Dunois présente Jeanne-d'Arc à Charles VII.

DUNOIS.

Vous plaît-il, Sire, que je vous présente Jeanne-d'Arc.

CHARLES.

Un moment, messieurs! c'est aux choses merveilleuses qu'il faut apporter le plus de prudence.

CHABANNES.

C'est vrai; le diable est bien malin.

CHARLES.

Et les femmes rusées.

BERTHOLD.

C'est mon avis.

CHARLES.

Voyons donc si celle-ci est aussi bien in

spirée que le croit mon cher cousin. Chabannes, mettez-vous devant moi. *(A Dunois.)* Comte, vous lui direz de s'approcher du roi, et gardez de me faire connaître. *(Il se mêle parmi les chevaliers.)*

CHABANNES, *en regardant Jeanne, qui s'avance lentement.*

Vive dieu! voilà une belle tête.

DUNOIS, *à Jeanne.*

Jeanne-d'Arc, sa majesté consent à vous entendre; adressez-vous à elle.

(Chabannes fait un pas vers Jeanne-d'Arc.)

JEANNE-D'ARC.

Ote-toi, chevalier, cette place ne te convient pas; je suis envoyée devers un plus puissant que toi. *(Elle s'avance vers le roi avec respect et se prosterne à ses pieds.)* Ah!...

CHARLES, *allant au-devant de Jeanne.*

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Que fais-tu donc ma belle?
Pourquoi venir vers moi?
En moi rien ne décèle
La majesté d'un roi.

CHABANNES.

Vois plutôt nos habits, cette riche dorure!

JEANNE-D'ARC.

Que me font vos habits pompeux !

(Montrant le roi.)

Son génie écrit dans ses yeux
Vaut bien votre parure.

DUNOIS.

Eh bien ! sire, est-elle inspirée ?

JEANNE-D'ARC.

Gentil dauphin, j'ai nom Jeanne-d'Arc. Le roi du ciel m'a envoyée vers vous pour vous secourir. S'il vous plaît me donner gens de guerre à commander, par grace divine et force d'armes je ferai lever le siége d'Orléans, et vous menerai sacrer à Rheims, malgré vos ennemis.

CHARLES.

Jeune fille, ce projet est bien hardi pour toi ; d'où te sont venues de telles idées ?

JEANNE-D'ARC.

De celui qui donne force aux faibles, et calamité à l'oppresseur ; son serviteur Michel m'a transmis son vouloir, qui est que l'Anglais se retire et vous laisse paisible en votre royaume, comme en étant le vrai et légitime possesseur.

CHARLES.

Vive dieu ! messieurs, saint Michel n'a pas menti.

JEANNE-D'ARC.

Ses révélations n'ont jamais mis que vérités en ma bouche.

CHARLES.

Oui-dà! tu sais donc plus que les autres ne savent?

JEANNE-D'ARC.

Quelquefois, sire.

CHARLES.

Eh bien! je veux avoir preuve sans remises de tes prophéties; réponds, jeune fille; quel est le fait particulier qui m'a retiré du sein des plaisirs ou je m'endormais, et qui me fait voler à la défense de mon royaume?

JEANNE-D'ARC.

Je le dirai, sire, si me baillez assurance que ce fait révélé devant tous ne vous offensera pas.

CHARLES.

Je te la donne, parle.

JEANNE-D'ARC.

AIR : *De Doche.*

Agnès la Belle,
L'autre soir consultant
En sa chapelle
Astrologue savant;
Il lui dit qu'elle

Charmerait un roi puissant :
Car la plus belle
Doit s'allier au plus grand.

CHARLES.

Eh bien !

JEANNE-D'ARC.

Même air.

Souffrez, beau sire,
Lors vous a dit Agnès
Qu'après son dire
J'aille au monarque anglais :
Car le grand homme
N'est pas celui qui, dormant,
Perd un royaume,
Mais bien celui qui le prend.

CHARLES.

Continue.

JEANNE-D'ARC.

Même air.

Vrai dieu, madame,
Soudain, avez-vous dit ;
Ce mot m'enflamme
De honte et de dépit ;

Partez, ma chère,
Si remords avez céans,
Pour l'Angleterre :
Moi, je pars pour Orléans.

CHARLES.

J'atteste, messieurs, que cette jeune fille n'a pas failli d'un point.

CHABANNES.

Bah! bah! ne peut-elle pas avoir été secrétement intruite de tous ces détails? Jeune fille, si tu es, comme tu le dis, favorisée d'inspirations divines, fais-nous sur l'heure quelque miracle qui nous le prouve.

BERTHOLD, *et les chevaliers.*

Oui, oui, un miracle! un miracle!

JEANNE-D'ARC.

Gens de guerre, vous êtes hors du sens des grands desseins de Dieu : je ne suis venue vers vous pour faire des signes ; mais conduisez-moi à Orléans, et je vous donnerai là des témoignages certains de ma mission.

DUNOIS.

Vrai dieu! messieurs, c'est répondre comme il faut.

JEANNE-D'ARC.

Tu m'as entendue, dauphin : permets que je me retire, et te laisses examiner dans ton conseil ce qu'il convient que tu fasses.

CHARLES.

Va, jeune fille. *(Il la suit des yeux avec intérêt.)*

BERTHOLD.

C'est mon avis.

CHARLES.

Paix! je vous avoue, messieurs, que les discours de cette jeune fille m'étonnent, et comme mon cousin, je ne sais trop démêler ce que la chaleur de son dire et sa hardiesse ingénue m'ont fait éprouver.

AIR : *Du vaudeville des petits Montagnards.*

Quelle aimable modestie!
Et cependant quelle ardeur!
Quel amour pour sa patrie
Enflamme cé jeune cœur.
Cet admirable melange
Dévoile un céleste esprit.

BERTHOLD, *aux chevaliers.*

Oui, cette fille est un ange,
Car c'est le roi qui le dit.

CHARLES.

Même air.

Toutefois soyons en garde
Contre ces dehors flatteurs:
Souvent la ruse hazarde

Ces prestiges enchanteurs.
Souvent une forme aimable
Déguise un malin esprit.

BERTHOLD.

Oui, cette fille est un diable,
Car c'est le roi qui le dit.

CHARLES.

Mais, paix donc, courtisan que vous êtes.

CHABANNES.

Ma foi, sire, excusez la rudesse d'un soldat. La demande de cette fille est une insulte à notre courage, ou bien un piége de l'Anglais. Quel brave, d'ailleurs, pourrait être flatté d'être conduit à l'ennemi par une femme... Hé! morbleu!

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Pour figurer dans nos rangs
Le ciel n'a créé les femmes.
Le sort destina ces dames
A des soins bien différents.
Dans notre rude carrière,
Que voulez-vous qu'on espère
D'un sexe formé pour plaire?
Les femmes, à mon avis,
Sont un bon auxiliaire,
Mais ce n'est que dans la guerre
Que l'on fait à leurs maris.

DUNOIS.

Vive dieu ! plaisanterie n'est pas raison : sire, je maintiens mon dire; Jeanne-d'Arc est véritablement inspirée d'en-haut pour changer la face de vos affaires. Son bien-vivre, sa piété connue, repoussent toute idée de perfidie; et quand il n'y aurait ici qu'exaltation dans ses idées, il faudrait toujours se servir de son enthousiasme pour donner cœur à vos soldats. Vous le savez, sire, tel est l'esprit français; le merveilleux peut tout sur lui. Mettez Jeanne-d'Arc à la tête de vos troupes, la victoire est à nous.

CHABANNES.

Et la postérité dira de belles choses de tout ceci.

DUNOIS.

Soyez tranquille.

AIR : *Nouveau de Doche.*

On dira que cet âge heureux
Électrisa tous les ames.
Que s'il fût le siècle des preux,
Il fut celui des nobles dames.
Pour Charles, dira-t-on, quel appui plus certain?
Agnès et Jeanne-d'Arc ont fixé le destin
D'un roi combattant pour son trône.
L'une du glaive arma sa main,
L'autre lui rendit sa couronne.

PARIS VOLANT,

OU

LA FABRIQUE D'AILES,

A-propos-folie-vaudeville,

A l'occasion du vol à tire-d'ailes annoncé par le physicien Deghen.

PAR MM. MOREAU, OURRY, ET THÉAULON.

1812.

Un charlatan imagine d'établir une fabrique d'ailes. MM. Frivolet et Gobetout, jaloux d'essayer l'invention, se rencontrent chez le marchand.

M. FRIVOLET.

Ah ça! mon cher monsieur Gobetout, vous qui êtes un bienheureux sur la terre, dites moi donc un peu pourquoi vous voulez aller au ciel?

M. GOBETOUT.

Ah! mon ami, je voudrais déja y être. J'ai une femme qui me fera perdre l'esprit.

M. FRIVOLET.

Elle est donc bien fine?

M. GOBETOUT.

Vous ne vous doutez pas de tous les tours qu'elle me joue.

M. FRIVOLET.

Vous vous en doutez donc, vous?

M. GOBETOUT.

Il n'y a pas long-temps, mais c'est un diable!

M. FRIVOLET.

Je ne m'étonne plus que vous veuillez voler loin d'elle.

M. GOBETOUT.

N'en feriez-vous pas autant à ma place?... Mais, il me vient une idée bien drôle! *(Il rit bêtement.)* Ah! ah! ah! j'en ris comme une bête.

M. FRIVOLET.

Ne vous gênez pas, ne vous gênez pas.

M. GOBETOUT.

Dites donc, monsieur Frivolet, nous voilà possesseurs du domaine des oiseaux. Où iront-ils se nicher à présent? hein?

M. FRIVOLET.

Eh parbleu! c'est tout simple, ils suivront notre exemple.

AIR : *Contredanse de la Hullin.*

Au même instant où nous irons
Prendre à la file
Leur asyle,

Les oiseaux viendront sans façons
A leur tour prendre nos maisons.
Je les vois, réglant leur course :
Les corbeaux vont aux palais ;
Les vautours vont à la bourse ;
Les canards dans le marais ;
Au collége les perroquets,
Et les cailles chez les dévotes,
Les linottes
En même-temps
Descendront chez les pauvres gens ;
Les geais chez les plagiaires,
Les hiboux chez maint savant ;
Et sur ses ailes légères
La pie arrive au couvent.
Les bécasses, suivant
Le vent,
Chez les vieilles iront descendre,
L'étourneau, chez maint élégant,
Ira prendre
Son logement.
Chez les époux, sans obstacle,
Les coucous iront dormir ;
Tous les merles, au spectacle,
Pourront siffler à loisir.
La fauvette
A Feydeau viendra
Redire encore sa chansonnette ;
Et je suis sûr qu'à l'Opéra
Le chat-huant s'installera.

Tous, dans la même journée,
Voudront trouver leur salut;
Les dindons à l'Athénée,
Les cygnes à l'Institut.
Mais quand j'y pense, je gémis
Sur la tourterelle
Fidèle;
Elle est la seule dans Paris
Qui ne trouvera pas d'abris.
Chez les faiseurs de libelles,
Je vois courir les pinsons;
Les moineaux-francs chez les belles;
Le rossignol aux Bouffons;
Et fier d'obéir à la voix
Du dieu qui lance le tonnerre,
Sur la terre,
Gardant ses droits,
L'aigle veille au palais des rois.

M. GOBETOUT.

Je serais bien curieux de savoir quel est l'oiseau qui viendra loger chez moi.

M. FRIVOLET.

Parbleu! le goube-mouche.

M. GOBETOUT.

C'est possible.

LE VOILE D'ANGLETERRE,

OU

LA REVENDEUSE A LA TOILETTE,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. MOREAU ET WAFFLARD.

1814.

Madame de Senneville, obligée de payer quinze cent francs qu'elle a perdus au jeu, se fait acheter, par son mari, un voile d'Angleterre qu'elle donne à revendre aussitôt à la même marchande à la toilette, pour avoir la somme qu'elle doit. Les divers embarras dans lesquels la fait tomber cette supercherie, forment les principaux incidents de cette comédie.

MADAME PICHARD, *marchande à la toilette.*

AIR : *Contredanse de la Hullin.*

Depuis vingt ans, courant toujours,
J'observe chacun à la ronde :
Et, dans ce monde,

Tous les jours,
Je vois jouer de malins tours.
J'ai vu plus d'une fillette,
En marchandant mes bijoux,
Malgré sa mère, en cachette,
Me glisser un billet doux.
J'ai vu mainte femme, à Paris,
D'un cachemire faire emplette;
Et j'ai vu leurs maris surpris,
Ne pas soupçonner à qu l prix.
J'ai vu l'épouse fidèle,
D'un commis à neuf cents francs,
Porter plumes et dentelle,
Et même des diamants.
J'ai vu d'aimables jeunes gens,
Dont les pères
Étaient sévères,
Prendre à crédit plus d'un objet,
Qu'à moitié perte on revendait.
J'ai bien vu femme jolie
Soutenir qu'elle gagnait,
Au jeu de la loterie,
Ce qu'un amant lui donnait.
J'ai vu mille époux, en secret,
Trompés en mainte conjoncture:
Je n'en ai pas vu, je vous jure,
Un seul deviner qu'il l'était.

(Elle sort.)

. . . .

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Comment ? personne pour annoncer ! Eh ! bonjour donc, ma chère, que je vous embrasse !

MADAME DE SENNEVILLE.

Madame de Saint-Hilaire ! la surprise est flatteuse. *(A son mari.)* Mon ami, tu ne reconnais pas madame ? Rappelle-toi... à cette fête brillante que nous donna ce pauvre Monval, la veille de sa faillite.

M. DE SENNEVILLE.

Je cherche...

MADAME DE SENNEVILLE.

Cette jeune dame, si enjouée, si vive, qui a fait les délices de la société ; et qui a chanté avec tant de goût ce duo de la Molinara ?

M. DE SENNEVILLE.

Ah ! j'y suis... madame... certainement...

MADAME DE SENNEVILLE.

Savez-vous que j'ai bien des reproches à vous faire ? Il faut que je vous gronde.

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Pourquoi, ma chère ?

MADAME DE SENNEVILLE.

Comment ! nous faisons connaissance au bal, il y a huit jours, et depuis ce temps vous êtes venue me voir une seule fois ! est-ce ainsi qu'on doit en agir avec ses véritables amies ?

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Ma justification est facile : des affaires importantes ; une tragédie le matin au Conservatoire ; une première représentation à l'Odéon ; une séance à l'Athénée... un ennui ! et puis le temps passe avec une rapidité...

AIR : *De Doche.*

De tous ses devoirs pénétrée
Une jeune femme, aujourd'hui,
Trouve aux jours trop peu de durée.
Elle se réveille à midi.
Une toilette
Fort incomplette,
Du déjeûné
La conduit au dîné.
Sans plus attendre,
Il faut se rendre
A l'opéra, dont un acte est donné ;
Dans quelque bal, du haut parage,
La nuit entière on la retient.
De son temps le reste appartient
Aux soins de son ménage.

MADAME DE SENNEVILLE.

Sans doute.

M. DE SENNEVILLE.

Tout est réparé, madame, puisque nous avons le bonheur de vous posséder.

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Allons, plus de reproches. Je passe la journée avec vous.

MADAME DE SENNEVILLE.

En vérité ? Mais c'est charmant. Vous m'enchantez.

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Vous ne sauriez croire combien je me félicite d'être devenue votre amie intime. En vous voyant au bal, mise avec tant de goût, tant de grace... un je ne sais quoi m'a prévenue en votre faveur : mais c'est au moment où vous avez dansé le pas de schall, que j'ai su apprécier toutes vos qualités... Ah ! c'est que je ne me lie pas facilement, moi ; je suis très-scrupuleuse sur le choix de mes amies. Aussi, ai-je avec elles l'humeur la plus égale.

MADAME DE SENNEVILLE.

Et la gaîté la plus piquante.

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Cela peut-il être autrement ? je suis si heureuse.

AIR : *Du vaudeville de la partie carrée.*

Mon équipage a reçu maint éloge ;
J'ai vingt-cinq ans, et des amis nombreux ;
A l'Opéra, j'ai ma moitié de loge ;
Je parais et brille en tous lieux.
Portant gaîment le joug de l'hyménée,

Loin d'un époux, dans son château reclus,
Je passe au moins les trois quarts de l'année;
Que me faut-il de plus?

M. DE SENNEVILLE, *riant.*

Vous n'aimez pas beaucoup votre mari? C'est assez dans l'ordre. Je ne sens que plus vivement le bonheur d'être aimé de ma femme : bien peu d'époux peuvent en dire autant.

MADAME DE SENNEVILLE.

Mon ami, c'est qu'il en est bien peu qui possèdent tes vertus... Ah! la jolie garniture!

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Elle sort de chez Leroi : elle est absolument conforme à la gravure du dernier numéro du journal des modes : l'avez-vous reçu?

MADAME DE SENNEVILLE.

Hélas! non. Mon abonnement est expiré du 15; et je ne l'ai pas renouvelé.

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

Comment donc? ma petite : mais vous vous exposez; jamais vous ne serez au courant des nouveautés. Votre marchande de mode vous trompera, vous donnera le samedi ce qui aura été porté le mardi, et vous aurez le désagrément d'être toujours dans l'arriéré. Il faut nécessairement vous abonner de nouveau. Le journal des modes est, à mon avis, une des

inventions du siècle, les plus utiles à la société.

MADAME DE SENNEVILLE.

Vous avez bien raison ; mais, puisque vous êtes à moi toute la journée, vous m'aiderez à supporter la visite, assez maussade, d'une petite bourgeoise remplie de ridicules.

MADAME DE SAINT-HILAIRE.

En vérité ? tant mieux : elle nous divertira.

MADAME DE SENNEVILLE, *à son mari.*

Vous voulez-bien permettre, mon ami, que l'on s'amuse un peu aux dépens de monsieur et de madame Bernard ?

M. DE SENNEVILLE.

Ah ! je vous les abandonne, mesdames ; faites tout ce qu'il vous plaira. Vous avez toutes deux trop d'esprit...

UN VALET, *entre annonçant.*

Monsieur et madame Bernard.

MADAME DE SENNEVILLE.

Faites entrer. Je ne les attendais pas sitôt.

MADAME BERNARD, *un grand voile sur la tête.*

AIR : *Ah! que je sens d'impatience.*

Eh ! bonjour, ma charmante amie,
Faites-moi votre compliment.
Est-il possible, je vous prie,

D'avoir un mari plus galant?
Ce tendre époux, que j'aime,
D'un voile, à l'instant même,
M'a fait le doux présent,
En me disant :
Dans un cercle où, jeunes et belles,
Vingt femmes viennent figurer,
Veux-tu pénétrer ?
Veux-tu t'avancer?
Veux-tu te lancer ?
Pour les surpasser,
Pour les éclipser,
Et près d'elles
Pour te placer,
D'un voile (*bis*), tu ne peux te passer.

MADAME DE SENNEVILLE, *à part.*

Mon voile! ah ciel que devenir!

MADAME BERNARD.

C'est la dernière mode, a-t-il ajouté, je ne te fais pas souvent de pareils cadeaux, c'est un peu cher, mais une fois n'est pas coutume.

M. BERNARD.

C'est vrai, c'est vrai; je n'aime pas trop à jeter l'argent par les fenêtres, aussi au jour de l'an et à la sainte Anne, fête de madame Bernard,

AIR : *Du vaudeville des Charades.*

Je n'achète pas, je m'en flatte,
Tous ces colifichets nouveaux,
Mais de bonne vaisselle platte,
Des meubles, voilà mes cadeaux
De pareils présents, sur mon ame,
Ne sont jamais hors de saison.
Ça fait du plaisir à ma femme,
Et du profit à la maison.

GASPARD L'AVISÉ,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

1812.

Gaspard l'Avisé, Normand, habitant la Westphalie, profite, pour vendre trois louis une charretée de fagots, qui vaut environ cinq francs, du besoin qu'éprouve M. de Saint-Firmin d'avoir du bois pour chauffer l'appartement de sa femme, qui vient d'accoucher. L'aubergiste chez lequel déjeûne Gaspard, apprenant ce trait, lui fait, en revanche, payer trois louis un déjeûner, dont la valeur est la même que celle de son bois.

GASPARD, *en dehors, chantant à tue-tête.*

AIR *et paroles d'une chanson de charretier.*

« Passant devant sa porte,
« Trois petits coups frappant.

FRITTMAN.

J'entends Gaspard.

Gaspard l'avisé.



Liron ſa c'nest rien qu'ça .

GASPARD, *continuant.*

« Ouvrez, ouvrez, Marianne,
« Ouvrez, c'est votre amant,
« Qui revient de la guerre,
« D'un si beau régiment.

(Il paraît.)

FRITTMAN.

Te voilà, Gaspard ?

GASPARD, *avec l'accent normand comme dans tout le rôle.*

Par ma fine, oui, me v'là, et bé content que j' suis tout d' même.

FRITTMAN.

Pardi ! t'as vendu ton bois sans aller à la ville...

GASPARD.

C'est ben heureux pour mon cheval... Dix lieues de moins à faire.

FRITTMAN.

Eh ben ! nous apportes-tu queuqu' lièvres, queuqu' lapins ?

GASPARD.

Ma fine, non, ces damnés gardes ont rôdé tous ces jours-ci ; pas possible de les éviter. C'est bé désagréable, ces gardes-chasses, ça fait bé du tort au commerce des bonnes gens.

FRITTMANN.

C'est dommage ! Ça n' t'empêchera pas de déjeûner.

GASPARD.

J' crais ben qu' non : je déjeûnerai tout de même.

FRITTMANN.

Allons, Nancy, comme à l'ordinaire, du pain, du fromage et de la bierre.

NANCY.

J'y vas, not' maître.

GASPARD.

Attendais, attendais : j' veux mieux qu' ça.

FRITTMANN.

Bah !

GASPARD.

N'auriez-vous point queuqu' chose de bon pour me régaler un brin ?

FRITTMANN.

Comment diable !

GASPARD.

Comme qui dirait un morceau d' sanglier ou d' chevreau, queuqu' p'tite volaille, quoi.

NANCY.

Diantre !

FRITTMANN.

J'ai de tout ça ; mais c'est cher.

GASPARD.

Ça n'y fait rien.

FRITTMANN.

Non ?

GASPARD.

J'ai fait un bon marché, j' veux faire un bon repas.

FRITTMANN.

J'avons là un quartier de sanglier... Nancy, va li en préparer un' grillade.

NANCY.

Tout de suite.

GASPARD.

Mettez-en deux.

NANCY.

C'est dit.

GASPARD.

Avec une vieille bouteille de vin du Rhin.

NANCY.

Du vin du Rhin !

GASPARD.

Allez, allez, marchez... Écoutez, écoutez, la petite.

NANCY, *revenant.*

Encore !

GASPARD.

Baillez à mon cheval double picotin d'avoine... Faut aussi... qu'i profite d' l'aubaine.

(Nancy sort.)

FRITTMANN.

De l'aubaine!... Ah ! rusé Normand, tu

auras rançonné ce brave étranger qui avait besoin de ton bois.

GASPARD.

Dame! je m' suis prêté à la circonstance.

FRITTMANN.

Ta petite voiture peut ben en contenir pour sept à huit francs.

GASPARD.

Aux environs d' ça.

FRITTMANN.

Et je parie que tu en auras tiré douze ou quinze?

GASPARD.

Douze ou quinze francs!... Ah! vous n'y êtes point.

FRITTMANN.

Plus qu' ça?

GASPARD.

Ce pauvre cher homme!

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

I voulait du bois pour sa femme;
I lui fallait l' mien, pas d' milieu :
Moi, j' l'ai vendu, par bonté d'ame,
Pour trois bons louis du bon dieu.

FRITTMANN.

Comment! coquin...

GASPARD.

C'est c' qui m'a dit; mais j' li ai répondu brav'ment,

La somm' paraît exagérée,
J'en conviens, oui, c'est un prix fou :
Mais c'est mon bien, c'est ma denrée,
Et j' n'en rabattrai pas d'un sou.

FRITTMANN.

Et il t'a payé ?...

GASPARD, *tirant de sa poche un petit sac de peau.*

En trois bonnes jolies pièces d'or, que j'ai là dans ce petit boursicot.

FRITTMANN.

Comment Juif que tu es... tu n'as pas eu honte de lui vendre trois louis...

GASPARD.

Dame! j' sommes du même pays, et entre compatriotes, faut s'obliger... réciproquement.

FRITTMANN.

Ah! tu appelles cela obliger ?

GASPARD.

J' suis bon homme, moi, j' vas rondement dans mon négoce.

AIR : *Vaudeville de Rose et Colas.*

Je m' fais tout payer ric-à-ric,
Et su ça jamais je n' badine;

Pour juger si j'entends l' trafic,
I n' faut qu' savoir mon origine :
A Domfront j'ai mes grands parents ;
Ma mère est d' Caën, mon père est d' Vire :
Moi, j' suis d' Falaise, et j' peux ben dire
Que j' suis la fin' fleur des Normands.

FRITTMANN.

Je vois que c'est à bon droit qu'on t'a surnommé *Gaspard l'Avisé.*

GASPARD.

Oh! c' nom là, par exemple, je n' l'ai point volé ; et j' peux bé dire qu' j'avais une fameuse réputation en Normandie...

FRITTMANN.

C'est peut-être pour ça que tu l'as quitté?

GASPARD.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Les brav' gens de Vire citaient
Mon esprit et mon savoir-faire,
De bouche en bouche ils répétaient :
Gaspard est bé le fils d' son père.
J'avais comm' lui d' l'œil et d' la main ;
Mais quoiqu' ma ville me fut chère,
J' n'y pouvais pas fair' mon p'tit ch'min,
La justice est trop chicanière.

FRITTMANN.

J'entends : tu as eu queuqu' démêlé avec elle.

GASPARD.

Ah ! les honnêtes gens ont toujours des envieux... Mais n' parlons point de ça... Eh ben ! c'te grillade s' fait ben desirer.

FRITTMANN.

Attends, attends, j' vas t' l'envoyer.

(Il sort.)

GASPARD, *seul.*

Il est tout stupéfait d' mon marché, c' bon Frittmann ; et moi aus i : je n' fais pas souvent de si bonnes affaires... Quoique ça, je n' me plains point ; ça ne va point mal : ça va ben tout de même, et c'est juste, je m' donne de la peine.

AIR : *de Doche.*

Dans l' pays jour et nuit j' m'exerce
Pour faire aller mon p'tit commerce :
J' vois un' forêt sur le coteau...
Oh ! oh !
J' trouv' du gibier par ci, par là...
Ah ! ah !
C'est bon, c'est bon, qu' je m' dis tout bas,
D' bois et d' gibier je n' manqu'rai pas.

(Il fait le geste de tirer un coup de fusil, de ramasser le gibier, et de le mettre sous sa veste.)

Lironfa,
C' n'est rien qu' ça.

Au cabaret, les jours de fête,
Dans les cartes je n' suis pas bête,
Quand j'y rencontre queuqu' nigaud,
Oh! oh!
Si j' devin' qu'il a d' l'argent là,
Ah! ah!
C'est bon, c'est bon, qu' je m' dis tout bas,
C't argent là je n' le manqu'rai pas.

(Il tire un jeu de cartes de sa poche, et fait à vue sauter la coupe.)

Lironfa,
C' n'est rien qu' ça.

Pour une dett' qui m' contrarie,
Et qu' par cett' raison là j'oublie,
Le jug' me mande à son bureau,
Oh! oh!
I faut du front pour s' tirer d' la,
Ah! ah!
C'est bon, c'est bon, qu' je m' dis tout bas,
Si faut jurer, j' n'y manqu'rai pas.

(Il lève une main, ensuite l'autre, puis toutes les deux, et même les pieds.)

Lironfa,
C' n'est rien qu' ça.

PIERROT,

OU

LE DIAMANT PERDU,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL.

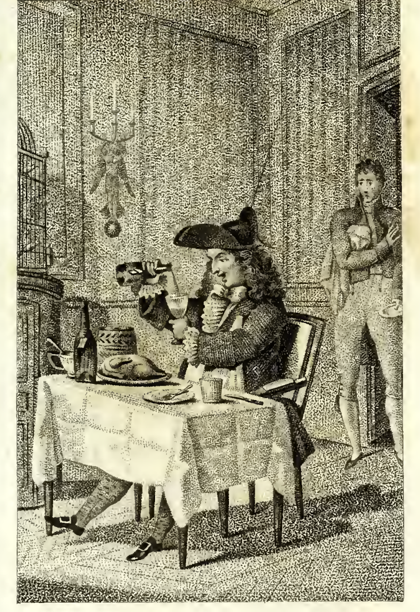
181.

Champagne et Lafleur ont trouvé un diamant perdu par la Comtesse, leur maîtresse. Pierrot, tisserand, qui passe pour un sorcier dans le village, et qui desire depuis long-temps faire un bon dîner, s'engage à retrouver le diamant, si on veut lui faire faire un repas succulent. On lui accorde sa demande, en le menaçant de la bastonnade s'il ne réussit pas. Il est servi par Champagne et Lafleur, qu'il ne connaît point pour les auteurs du vol. Ceux-ci, intimidés par leur conscience, interprètent contre eux tous les mots qui échappent à Pierrot.

PIERROT, *seul, à table.*

Me voilà donc enfin arrivé à ce moment après lequel je soupire depuis si long-temps!

Pierrot ou le Diamant perdu.



Ah! c'est la fleur.

(Il regarde les vins qui sont sur la table.) Deux flacons de vin ! rouge et blanc ! Monsieur le Comte m'a tenu parole. *(Lafleur entre avec le potage.)* Tous les deux y passeront.

LAFLEUR, *à part, ayant entendu les derniers mots.*

Tous les deux y passeront !

PIERROT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LAFLEUR.

C'est le potage.

PIERROT.

Comme qui dirait la soupe. C'est souvent aussi par là que mon dîner commence... *(à part.)* et finit. *(Haut.)* A propos, on dit qu'avec la soupe un verre de vin ne fait pas mal. A boire. *(Lafleur verse du vin de Bordeaux.)* Qu'est-ce que c'est que ce vin là ?

LAFLEUR.

Monsieur doit le deviner.

PIERROT.

Oui, je le devine ; mais c'est égal, je veux que tu me le dises.

LAFLEUR.

Monsieur, c'est du Bordeaux.

PIERROT.

Je ne serai pas fâché de faire sa connaissance ; mais ce valet m'observe, jouons bien notre rôle.

AIR : *Dites votre mea culpa.*

Esprit diabolique et divin
Dont je reconnais la puissance,
Viens à ma voix, avec ce vin,
M'infuser ta magique essence.
Et pour seconder mon dessein,

(Il étend les bras, son verre en main.)

Verse, verse, verse, verse, verse, verse.

(Lafleur verse, et emplit le verre.)

LAFLEUR.

Mais, monsieur, le verre est plein.

PIERROT.

Verse ta lumière en mon sein. *(bis.)*

(Après avoir bu.) Peste! il est chenu; il n'est pas fait d'hier, celui-là. Une assiette.

(Lafleur sort.)

(Se versant encore.)

AIR : *Gnia que Paris.*

Quel doux parfum! quel goût exquis!
Plus j'en bois, et plus j'en veux boire;
Quand serai-je comte ou marquis,
Pour en avoir plein mon armoire.
De la cave de monseigneur,
Oh! c'est Lafleur! (4 *fois.*)

(Lafleur rentre, et entend les derniers mots.)

LAFLEUR, *à part.*

C'est Lafleur !... Je n'ai plus de jambes !

(Il pose, en tremblant, l'assiette devant Pierrot.)

PIERROT.

Comment donc qu'on m'a dit que le second s'appelait ?... Il s'appelle... ah ! champagne.

LAFLEUR.

Il y est.

PIERROT.

Il y passera comme l'autre.

LAFLEUR, *à part.*

C'est notre dernier jour.

PIERROT, *à part.*

S'il est aussi vieux que le premier... *(A Lafleur.)* Dis-moi, quel âge a-t-il ?

LAFLEUR.

Qui donc, monsieur ?

PIERROT.

Ce champagne, dont je parle.

LAFLEUR.

De trente-quatre à trente-cinq ans.

PIERROT, *d'un air d'importance.*

Il a assez vécu, il n'ira pas plus loin. Encore un coup. *(Il verse dans son verre le reste du vin de Bordeaux.)*

LAFLEUR.

C'est le coup de grace.

CHAMPAGNE, *entrant, et parlant bas à Lafleur.*

Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

LAFLEUR, *bas, à Champagne.*

Il y a que c'est un démon.

CHAMPAGNE, *de même.*

Allons donc!

LAFLEUR, *de même.*

Il nous a devinés.

CHAMPAGNE.

Pas possible.

LAFLEUR.

Au quatrième verre de vin, il a dit: C'est Lafleur, et en me regardant avec des yeux...

CHAMPAGNE.

Poltron!...

LAFLEUR.

Poltron tant que tu voudras... mais, je te cède ma place, j'en ai assez comme ça.

CHAMPAGNE.

Nigaud! va-t-en, va, va.

LAFLEUR, *sortant.*

Patience, patience, nous te verrons tout-à-l'heure.

CHAMPAGNE.

Ça n'a pas de cœur, et ça veut être laquais.

PIERROT.

Qui est-ce qui parle là derrière?

CHAMPAGNE, *d'un air décidé.*

C'est moi, monsieur.

PIERROT.

A boire.

CHAMPAGNE, *après avoir versé.*

Eh bien ! monsieur le sorcier, commencez-vous à savoir quelque chose ?

PIERROT, *à part.*

Non, le diable m'emporte. *(Haut, avec fanfaronnade.)* Le diamant sera dans ma poche quand j'aurai vidé ce flacon.

CHAMPAGNE, *à part, se fouillant.*

Ah ! mon dieu ! voyons donc s'il est encore dans la mienne. Oui... oui... Monsieur prendra-t-il du café ?

PIERROT.

Si vous le trouvez bon.

CHAMPAGNE.

Et de la liqueur ?

PIERROT.

Si vous voulez bien le permettre.

CHAMPAGNE.

En ce cas, je vais vous apporter l'un et l'autre.

PIERROT.

Allez.

CHAMPAGNE, *à part, en sortant.*

Voilà donc cet homme si effrayant, si redoutable !... que Lafleur... La pauvre tête !

(Il sort.)

PIERROT, *seul, se versant du champagne.*

Comme cette mousse est belle ! et comme ça vous chatouille les lèvres agréablement ! *(regardant son verre.)* et comme ça monte et descend ! le drôle de vin !

AIR : *des fraises.*

Si jamais Pierrot, hélas
Est fait roi de Cocagne,
Qu'il ait soif, qu'il ne l'ait pas,
Comme tu la danseras,
Champagne. *(ter.)*

(Champagne et Lafleur apportent le café et la liqueur.)

CHAMPAGNE, *qui a entendu les derniers mots.*

(A part.) Comment ! je la danserai !

LAFLEUR.

Eh bien ! que t'avais-je dit ? Suis-je encore un poltron ?

PIERROT, *rangeant la seconde bouteille.*

Et de deux !

LAFLEUR, *à Champagne.*

Et de deux !

CHAMPAGNE, *impatienté.*

Eh parbleu ! j'entends bien. *(Il tousse pour se donner du courage.)* Monsieur a dîné, et toute la société va se rendre ici.

PIERROT, *à part.*

Hai, hai, hai! voici le moment de lever le pied; mais comment m'échapper sans être vu?... Les voilà tous les deux maintenant; c'est ici qu'un peu de sorcellerie me serait bien nécessaire... Si je pouvais, sans inspirer de soupçons, gagner doucement la porte, la fermer sur eux à double tour, et... *(geste d'un homme qui s'évade.)* Essayons.

CHAMPAGNE.

Monsieur...

PIERROT, *se levant avec l'air d'un inspiré.*

Paix!

LAFLEUR.

Votre café est versé.

PIERROT, *marchant à grands pas, et suivi par les valets.*

Quels que soient les ombres dont la vérité s'enveloppe, je triompherai de toutes.

CHAMPAGNE.

De quelle liqueur monsieur prendra-t-il?

PIERROT.

De toutes... L'ange de lumière m'apparaît.

LAFLEUR.

Voilà d'excellent kirsch. *(Il verse.)*

PIERROT, *voyant le petit verre à liqueur.*

Qu'est-ce que c'est que ce verre là? *(Il en prend un grand, et boit.)* Son esprit me pénètre, il m'échauffe, il me brûle.

LES DEUX VALETS.
Et moi, je tremble.

PIERROT, *se levant brusquement.*

AIR : *de l'ouverture de Panurge.*

Quel céleste délire
Et m'agite et m'inspire!

LES DEUX VALETS.

Ah! quelle frayeur!
En vérité, je meurs de peur.

PIERROT.

Sous le voile qui se déchire,
Je vais lire; *(bis.)*
Et la bague, de mon empire,
Subira les effets puissants :
Je la sens. *(bis.)*

(Jeu de scène où Pierrot gagne toujours la porte.)

LES VALETS.

L'effroi glace tous mes sens!

PIERROT.

Je la vois. *(bis.)*

LES VALETS.

Je n'ai ni force ni voix.

PIERROT, *indiquant la porte, et montrant involontairement du doigt Champagne, qui recule toujours.*

Elle est là. *(bis.)*

(Saisissant le bras de Champagne et de Lafleur, qui lui barrent la porte.)

Oui, la voilà!

CHAMPAGNE ET LAFLEUR, *tombant à genoux.*

AIR : *Ah! mon dieu! que je l'échappe belle!*

Ah! grands dieux! soyez-moi favorable!
Hélas! à vos pieds,
Vous me voyez :
Je suis coupable.
Le voilà, ce bijou détestable;
Je l'aurais rendu,
Sans la crainte d'être pendu.

PIERROT.

Ah! fripons! tous deux, dans cette affaire,
Vous croyez déja
Échapper à
Mon savoir-faire.

LES VALETS.

Hélas! nous ne vous soupçonnions guère
D'être là-dessus
Aussi savant...

PIERROT, *à part.*

Ni moi non plus.

LES VALETS.

Ah ! grands dieux ! *etc.*

PIERROT.

C'est affreux, horrible, abominable !
Tombez à mes pieds !...
Quoi ! vous osiez...
Crime effroyable !...
Vous étiez donc poussés par le diable...
S'il n'eût pas rendu,
Chacun de vous était pendu.

Il vient de loin, celui-là !

LES DEUX PÈRES,

OU

LA LEÇON DE BOTANIQUE,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. E. DUPATY.

1804.

Prosper, fils de M. Dorval, dont l'éducation a été confiée par son père à un ami nommé Forlis, est devenu secrétement amoureux de la fille de Forlis, à laquelle il donne des leçons de botanique. Celui-ci veut rendre Dorval, qui vient d'arriver d'Amérique, et dont Prosper ignore encore le retour, témoin de l'amour et des ruses de son fils. Prosper ne connaît point son père dont il a été séparé dès son enfance.

DORVAL.

Ah ! voilà donc ta charmante fille, et le jeune élève dont tu m'as parlé ?

FORLIS.

Oui, mon ami.

DORVAL.

Je suis enchanté de faire connaissance avec lui. Jeune homme, vous aimez donc beaucoup la botanique ?

PROSPER.

Oui, monsieur.

DORVAL.

C'est à merveille ! Je suis l'ami de tous ceux qui aiment la botanique. *(A part.)* Je n'y tiens plus, il faut que je l'embrasse. *(Haut.)* Puisque nous avons les mêmes goûts, embrassons-nous, je vous en prie.

PROSPER.

Volontiers, monsieur. (*Ils s'embrassent.*)

DORVAL.

Encore une fois ! Ton jeune élève est charmant !... *(A part.)* Il est charmant, il me rappelle sa mère ! *(A Prosper.)* Touchez là, mon ami ; nous herboriserons, nous herboriserons !

PROSPER, *riant.*

Eh bien ! monsieur, nous herboriserons.

DORVAL, *à part.*

N'oublions pourtant pas que je suis fâché.

LAURE.

Quel enthousiasme pour la botanique !

DORVAL.

Science charmante, mademoiselle, parce

que... (*bas, à Forlis.*) Souffle-moi, je t'en prie, car je n'y connais rien.

FORLIS.

Sans doute, science charmante! En nous rapprochant de la nature, elle nous apprend à devenir meilleur avec les hommes.

DORVAL.

C'est ce que j'allais dire, meilleur avec les hommes.

PROSPER, *fixant Laure.*

Et plus sensible auprès des femmes.

FORLIS, *bas, à Dorval.*

Sens-tu déja l'application?

DORVAL, *bas, à Forlis.*

Me prends-tu pour une bête?... Mon ami, je n'aurai pas la force de le gronder; je l'embrasserai tant que tu voudras, voilà tout.

FORLIS.

Je t'assure, mon cher, que mon jeune élève sait faire de très-jolis raisonnements sur les plantes... et les fleurs, donc?

PROSPER.

Les fleurs! ah! quel esprit délicat n'aimerait à les étudier!

AIR : *Rose pour plaire et pour briller.*

Au sein d'une fleur, tour-à-tour,
Une heureuse image est placée,

Dans un myrte, on croit voir l'Amour,
Un souvenir, dans la pensée,
La douce paix, dans l'olivier,
L'espoir, dans l'iris demi-close,
La victoire, dans un laurier,
Une femme, dans une rose. (*bis*).

DORVAL, *à Forlis.*

Mon ami, je le trouve de la première force sur les fleurs.

FORLIS.

Je le crois bien : dès le matin, il vient ici pour en chercher.

DORVAL, *à Prosper.*

Quel zèle!... Et quelle est, mon ami, la fleur que vous venez chercher ici dès le matin ?

PROSPER, *regardant Laure.*

La fleur que je viens chercher?

AIR : *De Doche.*

C'est une fleur à peine éclose,
Qui tient un peu du lys pour sa fierté,
Pour sa fraîcheur, tient de la rose,
Du tournesol, par sa mobilité,
Mais par malheur un peu trop vive,
Légère comme le zéphyr,
Elle tient de la sensitive,
Et fuit dès qu'on veut la cueillir. (*bis*).

LAURE, *à part.*

Ils n'y comprennent rien.

FORLIS.

C'est singulier, je ne connais pas du tout cette fleur.

DORVAL.

Ni moi non plus; je ne l'ai pas dans mon catalogue!...

FORLIS.

N'importe, elle me plaît beaucoup, j'aime sur-tout son rapport avec la sensitive, et si ce que tu m'en dis est vrai, c'est une fleur à cultiver.

PROSPER, *vivement d'abord.*

Aussi, monsieur, je la... je la trouve comme vous charmante à cultiver.

DORVAL, *bas, à Forlis.*

Je crois qu'il se moque de toi.

FORLIS, *bas.*

Oui, ça recommence. (*A Laure.*) Et toi, ma fille, as-tu bien compris?

LAURE.

Oh! mon père, je n'ai rien perdu des démonstrations de monsieur.

DORVAL, *bas, à Forlis.*

Démonstrations!

FORLIS.

Ah! ça, mon cher Prosper, crois-tu que cette fleur soit dans mon herbier?

PROSPER.

Dans votre herbier ? non, monsieur ; aucun herbier n'a jamais renfermé un semblable trésor.

LAURE, *à part.*

Il me fait trembler !

FORLIS.

Tu me diras, au moins, comment tu la nommes ?

PROSPER, *souriant.*

En vérité, monsieur, je ne puis vous le dire.

FORLIS.

Eh bien ! écoute-moi, cette fleur est ta conquête, n'est-ce pas ?

PROSPER.

Ma conquête : j'ose l'espérer.

LAURE, *à part.*

Imprudent !

DORVAL, *bas, à Forlis.*

Conquête ! heim !

FORLIS, *bas.*

Je comprends ! (*A Prosper.*) Eh bien ! les grands voyageurs, les grands conquérants, ont donné leurs noms aux découvertes, aux conquêtes qu'ils ont su faire.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Tu peux dans cette bagatelle,
Mon cher ami, les imiter;

Et nommer cette fleur nouvelle,
Au fond du cœur doit te flatter.

PROSPER, *fixant Laure.*

Pour charmer mon ame ravie,
Ah! puissiez-vous le trouver bon;
Le bonheur de toute ma vie,
Serait de lui donner mon nom. (*bis.*)

LAURE, *étourdiment.*

Oh! ce serait...

FORLIS.

Ah! tu connais aussi cette fleur?

LAURE, *embarrassée.*

Mon père, nous herborisons si souvent ensemble...

FORLIS.

Alors, tu nous diras peut-être mieux...

LAURE.

Mon père, vous m'avez dit cent fois qu'une jeune fille doit toujours cacher ce qu'elle sait.

DORVAL, *bas, à Forlis.*

Je crois qu'elle se moque aussi de toi.

FORLIS, *à part.*

Oui, oui, mais j'aurai mon tour! (*à Prosper.*) Allons, mon ami, je vois que tu ne veux pas me faire part de ton secret; reprends ce bouquet, et va dans le salon le dessiner à ton aise. Ma fille, tu resteras, je veux te parler.

DORVAL, *à Prosper.*

Mon ami, je vais avec vous. . . . .
. . . .

PROSPER, *à Laure, après avoir reçu le bouquet.*

Je ne sais, mais cet étranger m'inspire déja la plus vive amitié.

(*Il sort avec Dorval.*)

PIRON AVEC SES AMIS,

Comédie-Vaudeville,

PAR J. M. DESCHAMPS.

1792.

---

ollé et Gallet, sortant fort tard, avec Piron, d'un repas de noces, conjurent celui-ci dont l'habit est magnifique, de ne pas s'en aller seul. Piron, excédé de leurs instances, finit par leur laisser son habit et se sauver. La garde l'arrête, l'interroge, et, pour se divertir, il accuse ses amis, qu'on saisit aussitôt, de lui avoir volé son habit. Après s'être égayé à leurs dépens, il veut tirer le caporal d'erreur; mais celui-ci, n'écoutant pas de raisons, les conduit devant le commissaire, qui, pendant son sommeil, est remplacé par son clerc. La scène se passe dans la rue, à minuit, les voisins sont aux fenêtres.

LE CLERC DU COMMISSAIRE.

Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? onsieur le commissaire est couché; il me rde de l'être, hâtons-nous.

PIRON, *à ses amis.*

C'est son clerc.

GALLET, *à part.*

Je crois que le mieux est de rire de l'aventure.

LE CLERC.

Expliquez-vous.

LE CAPORAL.

Voici ce que c'est : nous tournions le quai des orfèvres.

COLLÉ, *d'un air patelin, interrompant le caporal.*

AIR : *La bonne aventure.*

De la noce on revenait,
Ce n'est pas ma faute.

GALLET.

On a marié Babet
Au fils de notre hôte.

LE CLERC.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

LE CAPORAL.

Paix, messieurs.

En deux mots, voici le fait.

PIRON, *l'interrompant.*

Ou plutôt, pour trancher net,

C'est bien la faute du guet.

TOUS LES TROIS, *ensemble.*

Ce n'est pas ma faute.

LE CLERC.

Allons, allons, je vois que c'est ici une affaire majeure; verbalisons un peu.

(Il tire sa plume et son écritoire.)

PIRON.

Versifions même, si vous le voulez; je vous aiderai à mettre le procès en vers.

LE CLERC.

Point de verbiage; procédons, et commençons par vous; votre nom?

PIRON.

Volontiers; mais à condition que vous me direz le vôtre.

LE CLERC.

Ah! vous plaisantez la justice, apprenez à respecter mon habit.

PIRON.

Vous me dites cela, parce que je suis en veste.

LE CLERC.

Encore, respectez mon habit, vous dis-je.

PIRON.

A la bonne heure; mais c'est du mien qu'il s'agit ici.

LE CLERC.

Vous ne voulez donc pas me répondre? Que faites-vous? Votre état?

PIRON.

Mon état? (*)

Je vais, viens, veille, sue et me tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fais rien.
Quand je veux, j'entre en verve, et le feu prend aux poudres,
Il sort de moi des traits, des éclairs, et des foudres...

LE CLERC, *ne pouvant écrire aussi vîte que Piron parle.*

Mais, je suis bien bon; qu'est-ce que tout ce galimathias?

PIRON, *continuant.*

J'ai le vol si rapide et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd après moi dans les cieux.

LE CLERC.

Vous vous moquez donc de moi?

PIRON.

Point du tout; vous me demandez ce que je fais, je viens de vous le dire.

(*) Voyez la Métromanie.

LE CLERC.

Et que m'avez-vous dit ?

PIRON.

Des vers.

LE CLERC.

Des vers !

PIRON.

Oui, voilà ce que je fais.

LE CLERC.

Encore du verbiage ! Craignez de me pousser à bout. Croyez-vous donc que je sois novice dans ma profession ?

COLLÉ.

Que monsieur n'ait pas étudié la coutume et le droit français ?

GALLET.

C'est bien à lui que l'on se joue, vraîment !

(Les voisins se mettent successivement aux fenêtres.)

PIRON, *au clerc.*

Chut ! n'éveillons pas les voisins. Tout ce que vous direz d'ailleurs, n'empêchera pas que mon métier ne soit de composer des vers.

GALLET, *au clerc.*

AIR : *Mes bons amis.*

Ça voulez-vous
Qu'il vous fasse entre nous
Une épigramme ou chansonnette ?

COLLÉ.

Et de façon
Que demain votre nom
Dans tous les quartiers se répète ?

GALLET.

Il peut vous peindre en noir, en blanc ;
Vif, aimable, ou sec et pensant,
Comme Cujas, comme Barthole.

COLLÉ.

Comme un aigle dans votre état.

GALLET.

Ou comme un petit magistrat,
Tout frais échappé de l'école.

LE CLERC.

Voyons donc un peu, vous qui parlez, si vous saurez me répondre mieux que lui.

GALLET.

AIR : *La boulangère.*

Pour moi, je possède un talent
Qui n'est pas moins utile,
C'est de tourner fort joliment
Un petit vaudeville
Plaisant,
Un petit vaudeville.

LES VOISINS, *répétant.*

Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

LE CLERC, *aux voisins.*

Qu'on se taise, et qu'on me laisse procéder.

LES VOISINS, *répétent.*

Un petit vaudeville plaisant,
Un petit vaudeville.

LE CLERC, *à Gallet.*

Il ne s'agit pas de chansons, votre nom?

GALLET.

Je me nomme Gallet.

LE CLERC.

Que faites-vous?

GALLET.

Je fais... mais vous allez encore vous fâcher... des chansons.

LE CLERC.

Ah! pour le coup, c'est trop fort; je vois qu'il faut nécessairement éveiller monsieur le commissaire.

GALLET, *le retenant.*

AIR : *Pour la baronne.*

Le commissaire!
Respectez son repos, vraîment,
Vous savez si bien votre affaire,
Que vous valez, sans compliment,
Un commissaire.

COLLÉ.

Un commissaire !
C'est trop peu dire, assurément ;
Monsieur est si prompt en affaires,
Qu'il vaut lui seul, sans compliment,
Deux commissaires.

GALLET.

Oui, monsieur, je fais des chansons ; et si vous avez du goût, vous devez savoir la dernière que j'ai faite, et dont on chante depuis un mois, le refrain dans les rues.

(Il chante.)

Il n'est pas de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaîté.

(Les voisins répètent ce refrain.)

Vous voyez, monsieur, que tous les voisins le savent par cœur.

LE CLERC.

Je crois que tout le monde se moque de moi.

GALLET.

AIR : *Il est toujours le même.*

Ainsi je peux me dire avec justice,
Vrai chansonnier,

Et de plus épicier,
Monsieur, dans ce métier,
Tout à votre service.

(Il lui donne une de ses adresses.)

Monsieur, venez chez moi.

Et vous aurez du bon,
On sait, dans ma maison,
Que tout robin, se connaît en épice.

LE CLERC.

Qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire? Impertinent! je vous ferai déchanter; je n'y tiens plus!

COLLÉ, *le retenant.*

Non, n'éveillez pas monsieur le commissaire; je vais vous éviter, moi, la peine de me faire des questions. Je m'appelle Charles Collé; je demeure rue du Jour, paroisse Saint-Eustache.

LE CLERC, *à part.*

Ah! en voici donc un de raisonnable!

COLLÉ.

Ma profession est de ne rien faire, dont ma famille enrage; mais lorsque les couplets de monsieur sont bons, je les chante.

AIR : *de Guichard.*

Avoir dans sa cave profonde,
Vin excellent, en quantité;

Faire l'amour, boire à la ronde,
Est la seule félicité ;
Il n'est pas de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaîté. *(bis.)*

(Les voisins répètent en chœur ce dernier vers.)

Des biens dont un Crésus abonde
Mon cœur ne fut jamais tenté,
Mais entre la brune et la blonde,
Quand on peut boire en liberté,
On a les vrais biens de ce monde,
Le vin, l'amour, et la gaîté. *(bis.)*

(Les voisins répètent deux fois ce dernier vers.)

LE CLERC.

A quelle espèce d'hommes ai-je donc affaire ?

COLLÉ.

Ce n'est pas là mon seul talent : quand monsieur (*montrant Piron*) fait de bons vers, je les déclame.

(Avec emphase.)

J'ai tout dit, tout, seigneur : cela doit vous suffire,
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

(Il s'avance avec dignité vers le caporal.)

LE CLERC, *furieux*.

Vous allez voir, vous allez voir, monsieur La Fosse me vengera.

COLLÉ.

Monsieur, monsieur, où courez-vous?

(Le clerc rentre dans la maison.)

PIRON.

Il est sourd à nos pleurs, il est sourd à nos cris.

LE CLERC, *en dedans de la maison.*

AIR : *de la Bourbonnaise.*

Monsieur le commissaire!

GALLET.

Oh ciel! que va-t-il faire? *(bis.)*

LE CLERC.

Monsieur le commissaire.

PIRON, COLLÉ, GALLET.

Il le réveillera,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PIRON.

Je crains qu'en récompense,
Demain, à l'audience,
Il ne dorme.

COLLÉ.

Oh! je pense

Qu'il y dort sans cela,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

LES VOISINS, *répètent ensemble.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PIRON *se retourne, et voyant les soldats du guet rire aux éclats, s'écrie :*

Mes amis, rien ne manque à notre gloire, nous avons fait rire le guet.

LE MARIAGE DE SCARRON,

Comédie-Vaudeville,

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES.

1797.

Scarron veut épouser mademoiselle d'Aubigné, pour la tirer de l'esclavage dans lequel elle vit chez madame de Neuillant, dont elle est pupille. Ménage, ami du poëte, qui désapprouve ce mariage, essaye d'en dissuader Scarron.

SCARRON, *dans un fauteuil roulant, conduit par Maugin.*

AIR : *Roulant ma brouette.*

Place à l'équipage
De monsieur Scarron;
Salut à Ménage,
L'ami d'Apollon.
Toi, qui va derrière,
Allons, mon cocher,
Une allure fière,
Ve vas pas broncher.

Eh! la, la, la, la,
M'y voilà;
Sans trouver d'ornière,
On arrive là.

MÉNAGE.

Toujours la même gaîté!

SCARRON.

Cela ne doit pas te surprendre : la douleur qui pique les autres hommes, ne fait que me chatouiller *(bas, à Maugin.)* Veille à ce que mademoiselle d'Aubigné ne s'impatiente pas.

MAUGIN, *sortant.*

Oui, monsieur.

SCARRON.

Si tu étais à ma place, mon cher Ménage, tu ferais de beaux cris, tu jurerais d'une belle force, toi, qui n'es pas endurant.

MÉNAGE.

Ah! chacun a son humeur.

SCARRON.

Et la tienne est aigre... Mais sachons quelle est la grande affaire qui t'amène; et qui ne pouvait se remettre.

MÉNAGE.

C'est une chose qui te regarde particulièrement, et qui te donne un ridicule.

SCARRON.

Un ridicule! tant mieux; il est très-joli de n'en avoir qu'un.

MÉNAGE.

Laissons la bouffonnerie.

SCARRON.

Je ne le peux pas, mon ami, c'est tout ce qui me reste. Mais au fait, je suis pressé.

MÉNAGE.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Il court certain bruit dans la ville.

SCARRON.

C'est quelque sottise de plus :
Mauvais propos, en mauvais style,
Par mauvaises gens répandus,
Bien entendus,
Bien retenus,
Bien saugrenus :
Tout ça ne court que trop la ville,
Voilà pourquoi je n'y cours plus.

MÉNAGE.

Il n'est pas question de plaisanter.

SCARRON.

C'est donc bien sérieux ?

MÉNAGE.

On dit, mon cher, qu'oubliant ta tournure, ton état, tes infirmités...

SCARRON.

Cela n'est pas vrai, car voilà un petit cha-

touillement qui m'en fait souvenir... Mais ce n'est rien. Continue... On dit donc...

MÉNAGE.

Que tu songes à te marier.

SCARRON.

On dit cela dans la ville?

MÉNAGE.

Tu conçois combien un tel propos a dû me paraître absurde.

SCARRON.

Sans doute; d'autant que cela n'est pas encore tout-à-fait décidé.

MÉNAGE.

Comment? il en serait question?

SCARRON.

Il ne manque plus que le consentement de la future.

MÉNAGE.

Tu me tranquillises; car j'espère qu'aucune femme ne consentira à t'épouser.

SCARRON.

Je l'espère aussi; mais si malheureusement il s'en trouvait une qui fût capable...

MÉNAGE.

Elle ne se trouvera pas.

SCARRON.

Que sait-on? en fait de mariage, on en voit de si extraordinaires! Je ne parle pas des mariages sous la cheminée.

AIR : *Vaudeville de la soirée orageuse.*

D'abord mariage d'argent,
Mariage de convenance,
Mariage de sentiment,
Mariage de circonstance,
Puis, mariage d'opéra,
Mariage de comédie ;
Le mien, monsieur, s'appellera
Mariage de fantaisie.

MÉNAGE.

M. Scarron, avec une pareille fantaisie, vous irez tout droit à l'hôpital des foux.

SCARRON.

Je n'irai pas, on m'y portera.

MÉNAGE.

Eh ! malheureux impotent ! ce n'est pas un contrat de mariage qu'il te faudrait faire, c'est ton testament.

SCARRON.

Il est fait, monsieur, mon épitaphe aussi... vous êtes connaisseur... je vais vous en régaler, écoutez. *(Il lit.)*

« Celui qui, ci, maintenant dort,
« Fit plus de pitié que d'envie,
« Et souffrit mille fois la mort
« Avant que de perdre la vie.

« Passant, ne fais ici de bruit,
« Prends garde qu'aucun ne l'éveille;
« Car voici la première nuit
« Que le pauvre Scarron sommeille.

MÉNAGE.

Quel assemblage de philosophie et d'extravagance! au surplus, je suis venu ici pour affaires, et non pour te donner des conseils.

SCARRON.

Je ne t'en demande point.

MÉNAGE.

Quand tu m'en demanderais, je ne t'en donnerais pas; les amants sont comme les auteurs.

SCARRON.

Ils sont fort bien.

MÉNAGE.

AIR : *Il faut aimer, c'est la loi de Cythère.*

L'amant charmé de l'objet qui l'engage,
Sur son hymen consulte ses amis :
L'auteur content de son petit ouvrage,
En le lisant, demande des avis;
Mais l'un et l'autre, avant qu'on les conseille,
Ont déja pris leur résolution;
Et consulter, en affaire pareille,
C'est exiger une approbation.

SCARRON.

Je compte sur la tienne.

MÉNAGE.

Oh ! tu t'en passeras fort bien ; mais tu me fais pitié ; pour la dernière fois, mon ami Scarron, je t'en prie, je t'en supplie, songe aux dangers que tu cours.

SCARRON.

Je ne crains rien.

MÉNAGE.

Les femmes...

SCARRON.

Je suis sûr de la mienne.

MÉNAGE.

AIR : *De Persico.*

Oh ! oui, l'homme le plus parfait
Est souvent trompé par sa belle ;
Et toi, malade et contrefait,
Tu veux trouver femme fidèle.

SCARRON.

Mais sans doute avec mes appas,
Je trouverai cette merveille :
Un mari comme on n'en voit pas,
Doit trouver femme sans pareille.

MÉNAGE, *d'un air moqueur.*

« Oui, tu vas épouser l'infante Ahihua,
« Qui te va réjouir comme un *alleluia.* »

SCARRON.

Ah! monsieur, vous citez mes vers!

MÉNAGE.

Qui ne sont pas bons.

SCARRON.

Qu'on applaudit.

MÉNAGE.

Qu'on n'applaudira pas toujours.

SCARRON.

Bien obligé.

MÉNAGE.

AIR : *Je n' saurais danser.*

Pour la noce, allons,
Il faut songer à la danse;
Pour la noce, allons,
Je vais chercher les violons.

SCARRON.

A quoi bon danser!
Evitons cette dépense;
A quoi bon danser!
Ma femme peut s'en passer.

SCARRON, *ensemble.*

Ma femme, crois-moi,
Soit qu'elle aime ou non la danse,
Ma femme, crois-moi,
Ne dansera pas sans moi.

MÉNAGE, *ensemble.*

Un autre, crois-moi,
Si ta femme aime la danse,
Un autre, crois-moi,
La fera danser pour toi.

....

SCARRON, *seul.*

Allons, Scarron, mon ami, voilà qui va bien. Prendre femme et se débarrasser du petit collet... Ma foi, voilà une bonne journée.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Il est moins gai, sur mon ame,
D'être chanoine qu'époux,
Je vais auprès de ma femme
Passer des moments bien doux :
Chez moi vraîment nécessaire,
Elle y tiendra désormais
La place de mon bréviaire,
Que je ne touchais jamais.

LA MORT ET LE BUCHERON,

Folie-Vaudeville,

PAR MM. DUPIN ET EUGÈNE SCRIBE.

1815.

ARLEQUIN, *arrivant avec des fagots sur le dos.*

AIR : *Votre pavillon m'enchante.*

Je tombe de lassitude,
Je suis peu fait à ce poids,
Et trouve qu'il est bien rude
De porter ainsi du bois,
Tant d'autres que je vois,
Ce que c'est que l'habitude,
En portent ici-bas,
Que ça ne fatigue pas.

A peine aurais-je la force de regagner ma chaumière... Ces fagots, c'est lourd.... c'est dur comme du bois... *(Il s'assied, et se met à pleurer.)* Hi! hi! hi!... Pauvre Arlequin! je

ne fais que pleurer, c'est mon seul amusement; moi, le fils du plus célèbre médecin de Bergame, me voilà devenu homme des bois... Un garçon d'esprit comme moi, obligé de vivre avec des bêtes... Dans le monde, on me trouvait aimable, toutes les femmes disaient que j'étais joli garçon, j'étais bien de leur avis... Mais, quand j'ai eu mangé la succession de mon père, elles ont prétendu que je n'avais plus d'esprit et que j'étais laid.

AIR : *d'une Heure de Mariage.*

Quand les destins me souriaient,
Quand ma cave était bien garnie,
Mes bons amis entretenaient
Et mon ivresse et ma folie;
Mais quand mon bonheur fut usé,
Je vis partir leur troupe avide,
Et je me trouvai dégrisé
Lorsque la bouteille fut vide.

Tout le monde me fuyait... Il n'y avait que mes créanciers qui, au contraire, mettaient tant d'assiduité dans leurs visites, que j'ai été obligé de leur faire dire, par le portier, que je n'y étais pas, et de venir me cacher dans ces bois, où je voudrais en vain les oublier,

car j'ai toujours conservé leur mémoire... dans ma poche... C'est tout ce qui me reste de mes richesses ; voici la note du traiteur : Fourni à M. Arlequin, pour macaroni au parmesan, deux mille francs ; *(flairant le papier.)* il était bien bon, et tant que j'ai eu de l'argent, il a été le premier payé... Mémoire du rôtisseur : Fourni pour ortolans, quatre mille francs ; ils étaient bien gras... Mémoire du pâtissier : Pour tartes aux confitures, six mille francs... Je l'ai bien mangée, ma fortune... Ah ! si l'on pouvait vivre de souvenir... Mais non, et sans cette petite fille, qui, l'autre jour, partagea son déjeûner avec moi... Elle est bien jolie, et si je n'avais pas tant de chagrins, je serais bien tenté d'en devenir amoureux... Mais, est-ce que j'ai le temps... Vivre sans joie, sans amour, autant mourir ! Eh bien ! oui, mourons ! Qu'est-ce que je fais ici-bas ? Il se trouvera toujours assez de gens, sans moi, qui feront des fagots.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Oui, je vais quitter à l'instant,
Sans regrets, ce monde perfide ;
D'ailleurs, un motif important
A m'en séparer me décide,

Il faut ici, bon gré, malgré,
Travailler la journée entière,
Quand je serai mort, je pourrai
Passer mes jours à ne rien faire.

Ne m'en veux pas, mon pauvre Arlequin, donne-moi une poignée de main. Allons, c'est décidé...

AIR : *Défiez-vous de ces soldats.*
(d'Aucassin et Nicolette)

Afin d'oublier à jamais
L'ingrate beauté que j'aimais,
Pour attraper mes créanciers,
Et dérouter tous les huissiers,
Pour me donner un instant de repos,
Me dispenser de porter mes fagots,
O mort! ma voix t'implore ici!
O mort! viens finir mon souci!

(Un génie paraît, sous la figure d'une belle femme, une faulx d'argent à la main.)

LE GÉNIE, *achevant l'air.*

Me voici. *(bis.)*

ARLEQUIN.
Oïmé! c'est fait de moi!...

LE GÉNIE.

AIR : *De la Belle Fermière.*

Tu réclames mon secours
Pour sortir de ton esclavage,
A ta voix, soudain j'accours,
Et j'applaudis à ton courage.
Avec soin l'on fuit mes pas;
Et j'ai peu d'amants, hélas!
Pourtant, des beautés d'ici-bas,
Je suis la moins cruelle,
Je viens toujours quand on m'appelle.

Cette vie est un bal que le hasard commence, que l'amour embellit, et que la mort termine.

ARLEQUIN.

Je n'aurais pas été fâché de danser encore un peu.

AIR : *En guerre, ces aventures.*

L'affaire devient très-grave.
LE GÉNIE.
Tu baisses les yeux, je crois.
ARLEQUIN, *à part.*
On en a vu de plus brave
Y regarder à deux fois.

LE GÉNIE.

Mais quelle est donc ton envie,
Pourquoi m'appeler si haut ?

ARLEQUIN.

C'est pour m'aider, je vous prie,
A recharger mon fagot.

LE GÉNIE.

Très-volontiers. (*Il lui remet le fagot sur les épaules.*)

ARLEQUIN.

Prenez garde, ne me touchez pas... Rien que de sentir les approches de la mort, ça me donne le frisson... A présent, je vous en prie, que je ne vous retienne pas... Vous devez avoir des affaires.

LE GÉNIE.

Où vas-tu ?

ARLEQUIN.

Mais, je vais me promener, et je vous conseille d'en faire autant... Je n'ose la regarder... (*Il fait quelques pas pour sortir, en se retournant, il apperçoit la Mort, et s'arrête tout-à-coup.*) Oh ! sangodémi ! la belle femme !... Vous, qu'on disait si laide !

LE GÉNIE, *souriant.*

Tu ne sais donc pas qu'il y a bien des espèces de mort.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Pour une ame peu généreuse,
La mort a des traits effrayants :
Elle est terrible, elle est affreuse
Pour les pervers, pour les méchants :
Elle est douce, quand on l'éprouve
Pour sa maîtresse et ses amis,
Elle est belle quand on la trouve
Pour son prince et pour son pays.

ARLEQUIN.

Mais, pour moi, qui voulais mourir par misère, pourquoi avez-vous fait tant de frais de toilette ?

LE GÉNIE.

Toi, c'est différent, c'est par reconnaissance ; ton père était médecin, et il a tant fait pour moi, que je puis bien faire quelque chose pour son fils. Voyons, qui t'obligeait à implorer mon secours ?

ARLEQUIN.

J'ai des créanciers qui me poursuivent, car il semble que ces coquins-là ne prêtent de l'argent que pour avoir le plaisir d'en demander.

LE GÉNIE.

J'entends, tu leur as fait durer le plaisir long-temps.

ARLEQUIN.

Du reste, je n'ai pour tout bien que l'existence.

LE GÉNIE.

C'est bien peu.

ARLEQUIN.

C'est beaucoup pour moi, qui n'ai que cela pour vivre.

LE GÉNIE.

Tu voulais cependant t'en débarrasser.

ARLEQUIN.

C'est que je croyais que vous ne me prendriez pas au mot.

LE GÉNIE.

Je vois que tu es franc, et je veux bien t'accorder ma protection.

ARLEQUIN.

Une belle protection, que la vôtre! tout ce que vous pouvez faire, c'est de ne pas me tuer!

LE GÉNIE.

Ah! tu crois : je veux bien te prouver le contraire. Écoute, prends l'état de ton père, fais-toi médecin, étant protégé par moi.

ARLEQUIN.

Diavolo! il est vrai qu'ayant la mort dans ma manche...

LE GÉNIE.

J'épargnerai tes malades.

ARLEQUIN.

Mais encore, faut-il qu'un docteur sache un peu de médecine, ne fût-ce que pour le *decorum*.

LE GÉNIE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

On peut s'en passer aisément,
Tous ces grands docteurs que l'on cite,
Au hasard seul doivent souvent
Et leur succès et leur mérite.
Aussi, j'ai toujours approuvé
Ces médecins pleins de droiture,
Qui, lorsqu'un malade est sauvé,
En rendent grace à la nature.

ARLEQUIN.

Il faut au moins pouvoir donner quelques recettes.

LE GÉNIE.

N'est-ce que cela ? *(Il frappe avec sa faulx, il sort de terre un sac.)*

AIR : *Vaudeville de Nice.*

Pour briller dans ce nouvel art,
Prends ce sac d'ordonnances,
Tu n'as qu'à puiser au hasard,
Et moque-toi des chances.

ARLEQUIN.

Oui, s'il vient un malade, crac,
Je mettrai la main dans le sac,
Et je lui dirai, sans mic-mac,
Dieu te la donne
Bonne.

Ainsi, quoiqu'il arrive, me voilà sûr que mes malades ne mourront jamais.

LE GÉNIE.

Jamais... non pas, et que diraient leurs héritiers ?... Il faut de la justice.

ARLEQUIN.

C'est vrai, il faut que tout le monde vive.

LE GÉNIE.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, le moment arrive où chaque mortel me voit paraître à son chevet.

ARLEQUIN.

Ah! quand vous paraissez au chevet, c'est mauvais signe.

LE GÉNIE.

C'est fini, le médecin n'a plus rien à faire ; et quand tu me verras paraître à la tête d'un de tes malades... ton sac te deviendra inutile.

ARLEQUIN.

Eh bien ! tâchez de venir à mon oreiller le plus lentement qu'il vous sera possible. Un

mot encore, si jamais vous rencontrez Zerbine...

LE GÉNIE.

Qu'est-ce que Zerbine?

ARLEQUIN.

C'est ma bonne amie, la nièce *del signor* Cobardo, qui demeure au château d'un grand seigneur, ici près.

AIR : *Vaudeville des maris ont tort.*

Faites que votre faulx terrible,
Epargne le fil de ses ans,
Et que l'Amour, s'il est possible,
Avec nous demeure long-temps.
Tous deux vous nous rendez visite;
Mais rarement comme il le faut;
L'Amour s'en va toujours trop vîte,
Et la mort vient toujours trop tôt.

LE GÉNIE.

Eh bien! je te promets de tarder long-temps.

ENSEMBLE.

AIR : *Mais enfin après l'orage.*

Plus de soins, plus de murmures,
Par vous me } voilà docteur,
Par moi te }

Et de mes } brillantes cures,
Et de tes }
Je vous devrai } tout l'honneur.
Tu me devras }

ARLEQUIN.

Frappez sur les ingrats,
Les méchants, les parjures,
Et l'ouvrage, ici-bas,
Ne vous manquera pas.

BRELAN DE VALETS,

OU

LES FOURBES ENTRE EUX,

Comédie-Vaudeville,

PAR M. DELESTRE-POIRSON.

1815.

Mascarille, Scapin et Crispin, long-temps séparés par les événements, se rencontrent enfin.

MASCARILLE.

Que vois-je! est-ce un songe?

TOUS TROIS, *ensemble.*

Crispin, Scapin, Mascarille!

MASCARILLE.

O jour trois fois heureux, qui me rend mes deux meilleurs amis!

Brelan de Valets.



Ah! quel plaisir après dix ans de se trouver ensemble.

AIR : *Vive le vin de Ramponneau.*

Ah! quel plaisir! après dix ans,
De se revoir ensemble,
Lorsque séparés si long-temps,
Nous avons trouvé les instants
Lents.

CRISPIN.

Tous trois demain,
Verre en main,
Nous boirons au destin
Dont l'arrêt nous rassemble;
Nous nous dirons nos malheurs,
Nos erreurs,
Nos succès,
Nos projets,
Parlez, que vous en semble?

TOUS TROIS.

Ah! quel plaisir! après dix ans,
De se revoir ensemble,
Lorsque séparés si long-temps,
Nous avons trouvé les instants
Lents.

SCAPIN, *à Mascarille.*

Sous ce grotesque équipage, qui t'aurait reconnu!

MASCARILLE.

Ce grotesque équipage, ne badinons point, c'est la livrée de la vertu...

CRISPIN.

De la vertu... Vertueux Mascarille !

MASCARILLE.

Oui, mon cher ami, je suis revenu de ces brillantes erreurs, qui séduisaient ma jeunesse.

CRISPIN.

Qui donc a pu occasionner une pareille réforme ? Je parie que la justice est pour quelque chose dans ta conversion.

MASCARILLE.

Tu sais que j'ai l'esprit naturellement actif; voulant connaître un peu de tout, je résolus de me pousser dans la magistrature, je me mis clerc chez un procureur; à force de grossoyer, je serais peut-être arrivé comme un autre; mais un jour, par erreur, je mis le nom de mon patron au bas d'une quittance, pour toucher de l'argent que j'oubliai de lui rendre, il interpréta mal cet oubli : des amis, que j'avais auprès des puissances, m'apprirent que j'aurais juste le temps de déguerpir; d'après leurs avis prudents, je quittai Paris, pour venir m'établir au Marais, où, grace au plus sévère incognito, je sers depuis quatre ans, avec toute la probité imaginable, un maître... quel homme!... Il y aurait conscience

de le tromper, il est trop simple. D'ailleurs, mes amis, il faut faire une fin, et décidément la vertu est chez moi à l'ordre du jour.

CRISPIN.

A la bonne heure, voilà comme j'aime à te retrouver. Pour moi, tel que tu me vois, je marche aussi à grands pas dans la bonne route; mon air sentimental avait même touché une vieille dévote fort riche, dont j'étais le valet, et qui allait me témoigner son estime pour ma personne, en me faisant son seigneur et maître, lorsque certains héritiers de la bonne dame eurent vent de l'affaire; ces messieurs trouvant que je servais trop bien ma maîtresse, m'annoncèrent qu'ils allaient intéresser, en bons parents, la justice en ma faveur, en lui faisant part de quelques bonnes actions de mon crû, qu'ils avaient apprises, je ne sais comment; cette proposition charitable me fit faire des réflexions; je quittai ma dévote pour entrer au service d'un prince...

SCAPIN.

La peste! monsieur Crispin, je ne m'étonne plus de vos grands airs.

CRISPIN.

Patience donc!... je veux dire que je devins l'écuyer d'un roi de théâtre, d'un tyran de mélodrame; à la vérité, il n'est pas riche,

mais il est bon humain, point fier du tout, et d'une humeur si joviale, hors du théâtre, que je mène avec lui la vie la plus heureuse. Il gagne à être connu.

AIR : *De la ronde des Vendangeurs.*

Ah! dans les rôles de traître,
Il est on ne peut plus noir;
Du monde il fait disparaître
Vingt personnes chaque soir;
Mais, malgré sa barbarie,
Il est bon prince, ma foi,
Et quand la pièce est finie,
Le tyran soupe avec moi.

SCAPIN.

Je t'en fais mon compliment. Pour moi, messieurs, vous voyez un étranger : en deux mots, voici mon histoire : Obligé, pour une affaire d'honneur, de m'expatrier, je crus pouvoir exercer mes talents en Angleterre. Un jour, deux parieurs me prennent pour juge, et me chargent des enjeux; ils avaient tort tous les deux, et, ma foi, pour les mettre d'accord, je me sauve avec les guinées; un des disputants me poursuit, m'atteint, et veut me boxer; mais il avait à faire

à forte partie, je défends si bien l'honneur de ma nation, qu'un gentlemen s'intéresse en ma faveur : tu es un brave, me dit-il, as-tu une condition ? Si tu veux, dès aujourd'hui, je te prends à mon service. J'accepte, et, depuis deux ans que je le sers, je suis traité chez lui en enfant de famille : sauf quelques coups de poing que je reçois de temps en temps pour divertir mon maître, je suis l'homme du monde le plus heureux.

MASCARILLE.

Ainsi donc tu te plais dans ta nouvelle patrie ?

SCAPIN.

Avec de l'esprit, on est heureux par-tout; ce n'est pas que la vie de notre cité soit bien gaie, jugez-en.

AIR : *De la Trénitz.*

Dès le matin
L'Anglais rève soudain
Aux vrais moyens
D'acquérir de grands biens,
De voir tous les pays
Amis,
Même ennemis,

Attachés et soumis,
Au commerce de son pays.
Quand sur les journaux
Il a réglé la politique,
Des parlements nouveaux
Relevé les nombreux défauts;
Un thé
Bien apprêté
Que sur l'estomach il s'applique,
Vient échauffer encor
Dans son esprit la soif de l'or.
De chez lui, bientôt,
Alors, il se rend à la bourse,
Règle, comme il faut,
Le taux du rhum, du cacao,
Puis, sur un cheval,
Il va disputer à la course
Un prix dont tout le mal,
Tout l'honneur reste à l'animal.
Un rosbiff bien épais,
Puis un Bordeaux bien frais,
Pour son repas,
Offriront mille appas;
A la table il s'assied,
Y boit en vrai gourmet:
De cette table-là
Il sortira
Comme il pourra.
Puis le soir, on va

Droit à l'opéra
En famille;
C'est là
Qu'en falbala,
En long corset, chaque miss brille,
Ces spectacles charmants,
Offrent, pendant une soirée,
Pour amusements,
Des meurtres, des enterrements,
Voilà chez nous
Quels sont les goûts
De presque tous,
Mais nous avons aussi,
Comme on en voit ici,
De savants
Charlatans,
Des élégants
Charmants,
Et des maris,
Par intérêt, polis
Comme à Paris.

CRISPIN.

C'est à merveille! Ainsi donc, il suit, des confidences que nous venons de nous faire réciproquement, que nous sommes tous trois devenus honnêtes gens, et pour toujours.

SCAPIN ET MASCARILLE.

Pour toujours!

MASCARILLE.

Je l'ai résolu.

SCAPIN.

Et moi aussi; respect aux mœurs et aux propriétés.

CRISPIN.

Oui, messieurs, nous jurons d'être probes jusqu'au scrupule.

MASCARILLE.

Notre vie ne sera plus aussi gaie que par le passé... Nous devons bien regretter nos premières conditions.

AIR : *Voilà bien ces lâches mortels.*

J'eus jadis un maître *étourdi*,
Mais dont j'aimais l'humeur légère;

CRISPIN.

Regnard, mon maître et mon ami,
Autrefois me fit *légataire*.

SCAPIN.

Tout par le sort est arrangé,
Mais notre perte fut amère;

Hélas! nous avons bien changé
En perdant Regnard et Molière.

TOUS TROIS.

Hélas! nous avons bien changé
En perdant Regnard et Molière.



DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

